Missions des Missionnai
Oblats de Marie
1867

MISSIONS

DE LA CONGRÉGATION

DES OBLATS DE MARIE IMMACULÉE

N° 21. — Mars 1867.

MISSIONS DU PACIFIQUE.

Nous reprenons l'histoire de ces missions à l'époque où Mgr d'Herbomez a été intronisé à New-Westminster, capitale de la Colombie britannique, comme premier Vicaire Apostolique de cette contrée. C'était le 16 octobre 1864.

Le vicariat des missions du Pacifique s'étendait alors à trois diocèses différents : la Colombie britannique, l'île Vancouver et le diocèse de Nesqualy, et comprenait sept résidences.

1° La Colombie britannique, érigée en vicariat apostolique depuis le mois de décembre 1863, est bornée à l'est par les montagnes Rocheuses, à l'ouest par l'océan Pacifique et une partie de l'Amérique russe; elle s'étend du 49e jusqu'au 60e degré de latitude nord, et forme avec

les îles qui en dépendent un pays presque deux fois aussi grand que la France.

En 1864, nos Pères y comptaient trois établissements. Le plus ancien est celui de l'Immaculée-Conception, sur le lac Okanagan : il a été fondé en 1859.

Le second est celui de Saint-Charles à New-Westminster, devenu le lieu de résidence du Vicaire Apostolique : son érection remonte à l'année 1860.

Le troisième est celui de Sainte-Marie, sur le Fraser, où se trouve une école pour les enfants des sauvages : c'est en 1863 qu'elle a été ouverte.

2° L'île de Vancouver a reçu nos Pères en 1858. Ils s'installèrent tout d'abord à Esquimalt-Bay, qui a été jusqu'en 1864 le lieu de la résidence du Vicaire des Missions.

Plus tard, ils furent chargés dans Victoria même, de la desserte des Français, des Italiens et des Espagnols, et, sur la demande de Mgr l'Évêque et des habitants, ils y bâtirent un collége dont l'avenir semblait devoir être prospère.

En 1863, ils ouvrirent une troisième mission au nord de l'île Vancouver, au fort Ruper.

3° Enfin, dans le diocèse de Nesqualy qui fait partie des États-Unis, est la mission de Saint-François-Xavier ou de Puget-Sound, établie sur une réserve indienne : c'est le dernier lien qui nous rattache aux régions que nos Pères ont évangilisées à leur arrivée dans l'Orégon, en 1847.

Toutes ces missions se sont fondées au prix des plus grandes fatigues et des travaux les plus pénibles, mais toutes ont plus ou moins contribué à étendre le royaume de Notre-Seigneur Jésus-Christ et à augmenter le nombre des élus.

La correspondance de Mgr d'Herbomez va nous initier au mouvement général des missions du Pacifique ; nous

demanderons ensuite aux correspondances particulières les détails propres à chacune de ces missions.

On comprend les sollicitudes qui ont dû s'emparer du Vicaire Apostolique en prenant possession de sa nouvelle résidence. Tout ce qui y avait été établi n'était que provisoire : chapelle, maison se ressentaient encore des privations d'une fondation. Point d'écoles pour la jeunesse catholique, et tous les jours on voyait les écoles protestantes, en pleine prospérité, se remplir d'enfants exposés à y perdre leur foi. Les premiers efforts de Mgr d'HERBOMEZ ont tendu à paralyser ces effets désastreux Il a ouvert une souscription en faveur des écoles catholiques, et les sœurs de Sainte-Anne, depuis plusieurs années établies à Victoria et avantageusement connues de nos Pères, ont accepté la proposition qui leur fut faite de fonder un pensionnat et une école pour les jeunes filles à New-Westminster. Le tour des garçons viendra bientôt. Ce n'est que lorsque les enfants auront un abri protecteur, lorsque l'église de Sainte-Marie aura été bâtie, que Monseigneur pensera à se construire une maison épiscopale.

Dès le mois de décembre 1864, le Vicaire Apostolique reprenait ses courses de missionnaire. Nous allons le suivre dans ses voyages : son récit porte la date du 30 mai 1865 :

Je suis allé sur l'île Vancouver à la fin du mois de décembre; le R. P. FOUQUET m'accompagnait. Nous nous embarquâmes sur un des bateaux à vapeur qui font régulièrement le trajet de New-Westminster à Victoria. Quelques heures nous suffirent pour traverser le golfe de Géorgie, qui sépare l'île du continent. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire les petites îles que l'on rencontre au milieu du golfe : une seule, à laquelle on a donné le nom de Belle-Vue, offre quelques particularités remarquables. Sa position est des plus magnifiques : au sud-ouest, la vue s'étend au loin à travers le golfe jusqu'au détroit

du Fuca; au sud s'élève la chaine du mont Olympe; on aperçoit aussi plusieurs îles qui se trouvent dans la baie Puget et que domine de toute sa hauteur un superbe mont blanc, appelé mont Baker. Belle-Vue est très-fertile et possède des mines de chaux; les Anglais se la disputent avec les Américains. Le litige n'est pas encore terminé; on a craint un moment que cette île ne fût une pomme de discorde entre les deux pays : la guerre civile des États-Unis a fait diversion, mais il est à craindre que cette querelle ne reparaisse sur le tapis. Les autres îles sont presque toutes désertes, et n'offrent à l'œil du voyageur que des forêts de sapins et leur perpétuelle verdure, et des rochers arides.

Victoria n'a pas changé depuis que je l'ai quittée, il y a quelques mois. La seule construction un peu importante qui s'y soit faite est l'église française, entreprise par nos Pères du collége Saint-Louis. Je laisse à ces Pères le soin de vous en tracer une description complète, et je quitte le monde civilisé pour ne vous parler que des sauvages.

Notre première visite sera pour ceux du camp d'Esquimalt, que mon départ de l'île a tant contristés. Voici mon guide. C'est un jeune homme qui arrive le sourire sur les lèvres : il se nomme Auguste et est fils du chef du village. Il vient me saluer d'un bon *klahawiam* et me dire combien il est heureux de me revoir.. Je lui demande qui donc à pu lui annoncer ma présence à Victoria. « Ah! me répond-il en souriant, je t'ai vu pendant mon sommeil et je suis venu de bon matin, bien persuadé que je te trouverai ici. » Il me donne aussitôt des nouvelles de sa famille; en retour, je mets le comble à sa joie en lui annonçant mon intention de me rendre au camp pour y chanter la messe le 1er janvier. Il repart afin de porter la bonne nouvelle et de me préparer un logement. Trois jeunes gens se présentent pour me conduire. Nous quittons Victoria un peu tard : la nuit nous surprend en route et me fait faire plus d'un faux pas. Mais je m'édifie en voyant avec quelle piété mes guides récitent leur chapelet.

Les aboiements des chiens m'annoncèrent l'approche du vil-

lage, et quelques instants après j'avais le bonheur de me trouver au milieu de mes anciens néophytes qui étaient accourus à ma rencontre. « Que nous sommes contents! que nous sommes heureux! » s'écriaient-ils! Ma nouvelle dignité, tout en leur inspirant une certaine retenue, ne leur enlevait pas la confiance qu'ils m'avaient toujours témoignée : c'était à qui me questionnerait le plus. Ils avaient allumé un grand feu pour faire sécher mes vêtements. Un modeste souper me fut servi sur une table couverte d'une serviette très-blanche et très-propre, chose extrêmement rare chez les sauvages. Mais les nôtres commencent à se civiliser : leurs maisons s'élèvent à l'instar de celles des blancs; ils cultivent des jardins, et au centre du village on voit une petite église dont l'intérieur est orné avec goût. C'est là que je devais chanter une messe solennelle le premier jour de l'an. Un bon nombre de sauvages se préparèrent à la fête en s'approchant des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Je leur fis réciter le catéchisme et je vis avec bonheur qu'ils n'avaient rien oublié. Je traçai l'ordre du jour du lendemain, puis tous se retirèrent pour prendre leur repos.

Le premier jour de l'année 1865 laissera un profond souvenir dans le cœur de mes bons sauvages. Ils étaient sur pied dès la pointe du jour, car ils voulaient orner l'église et se préparer avec soin. Vous auriez été charmé si vous aviez pu assister à notre grand'messe et entendre le chant du *Kyrie, Gloria, Credo* : on se croirait dans une de nos églises de France. Nos sauvages chantent très-bien, et cela n'est pas étonnant, ils ont eu pour maître le R. P. Pandosy ; plusieurs jouent même de quelques instruments.

Il y a parmi ces néophytes d'excellents chrétiens : on en voit qui communient tous les mois et qui sont des modèles de vertu. Je vous ai parlé de la petite Armanda, fille du chef, qui a quitté sa famille, il y a quatre ou cinq ans, pour entrer comme sœur converse chez les Religieuses de Victoria : elle s'est préparée à accomplir son sacrifice par une confession générale. Dieu a béni d'aussi heureuses dispositions : elle persévère et on la regarde comme une sainte. Les pension-

naires l'aiment beaucoup et la respectent, tant la vertu a d'ascendant sur les cœurs ! Sa sœur Amélie est allée la rejoindre et marche courageusement sur ses traces, aidée par ses conseils. Le petit Étienne, dont je vous ai raconté la mort édifiante, était un de leurs frères ; maintenant qu'il est au ciel, il prie pour ses parents et leur obtient de grandes faveurs.

Mon séjour au milieu de ces chers néophytes m'a paru bien court ; j'étais si heureux de les revoir ! Ils sont maintenant sous la direction du R. P. Baudre, président du collége Saint-Louis.

Monseigneur ayant terminé les affaires qui l'avaient amené à Victoria, reprit avec le R. P. Fouquet le chemin du Fraser. New-Westminster est situé à l'embouchure de ce fleuve, qui prend sa source au pied des montagnes Rocheuses, traverse toute la Colombie britannique et se jette dans le golfe de Géorgie. Il peut être comparé aux plus grands fleuves d'Europe, et semble destiné à devenir la voie du commerce, tant pour l'intérieur du pays que pour l'étranger ; les plus gros navires peuvent pénétrer dans ses eaux, et trouver tous les avantages d'un excellent port au pied de la petite colline sur laquelle s'élève en amphithéâtre New-Westminster, capitale de la colonie. En Europe, on ne peut pas se faire une idée des transformations soudaines qui s'opèrent dans ces nouvelles régions : cette colline, qui sert d'assise à une ville, n'offrait, il y a six ans, aux yeux du voyageur, qu'une forêt d'arbres gigantesques, dont un grand nombre avaient deux à trois cents pieds de hauteur, et en mesuraient cinq ou six de diamètre. Aujourd'hui la forêt a fait place à une jolie ville qui, par sa situation, est appelée à prendre de l'importance ; elle se développera en raison des ressources et des richesses qu'offre la Colombie à la colonisation.

En visitant l'établissement de Sainte-Marie, pendant l'automne de 1864, Monseigneur y avait rencontré un

grand nombre de chefs sauvages, et avait appris de leur bouche que plusieurs s'efforçaient de bâtir une petite église dans leurs villages respectifs. Monseigneur leur fit une distribution d'images qui devaient servir à orner les édifices, et leur promit en même temps d'aller bénir, au printemps prochain, tous ceux qui seraient achevés.

Le moment de réaliser cette promesse étant venu, Monseigneur envoie, quelques jours après Pâques, le R. P. Durieu, pour visiter les blancs catholiques qui habitent Yale, petite ville à environ cent milles de New-Westminster. Le Père doit annoncer sur son passage la prochaine arrivée du Vicaire Apostolique. Le voyage se fera en bateau à vapeur, et quand il faudra aborder aux campements sauvages, une simple barque conduira les voyageurs. Suivons Monseigneur pas à pas dans cette première visite pastorale.

En quittant New-Westminster, pour remonter le fleuve, ce qui attire d'abord l'attention, c'est l'ancien camp militaire où l'on remarque la maison du gouverneur de la colonie, dont la beauté et l'élégance, unies au charme qui l'entoure, rappellent certains paysages de la vieille Europe. Bientôt vous n'apercevez plus que d'immenses forêts, qui bordent les deux rives du fleuve, et plus loin des montagnes élevées : leurs sommets sont toujours couverts de neige. On remarque de distance en distance des habitations de blancs ou des villages de sauvages.

Le premier village est celui des Ketsi ; il est situé sur la rive droite, à douze milles de New-Westminster. Ces sauvages ont eu de fréquents rapports avec les blancs. Avant l'arrivée des Missionnaires, ils étaient tous adonnés à la boisson et aux vices qui en découlent. Ce n'est qu'à force de patience et de persévérance que nos pères sont parvenus à les rendre meilleurs : ils vont régulièrement, le dimanche et les fêtes, à New-Westminster assister à la messe et aux instructions dans la

chapelle affectée aux sauvages : la plupart d'entre eux sont au nombre des catéchumènes.

Quelques milles plus haut, sur la rive opposée, se trouve le fort Langley, célèbre autrefois par le grand nombre de sauvages qui s'y rendaient chaque année pour la traite. L'œil se repose agréablement sur la verdure des forêts qui avoisinent le fort : on dit que la terre est excellente pour la culture.

Une des places les plus remarquables est celle de notre établissement de Sainte-Marie, située sur la rive droite du fleuve, à quarante milles de New-Westminster. On y voit deux maisons à étage de 40 pieds sur 18, ayant chacune un appendice de 25 sur 18. Ces maisons, en bois, blanchies à la chaux, ont une tournure assez agréable, que relève encore un beau jardin dont les arbres fruitiers attirent tous les regards. Nos Frères sont en ce moment occupés à bâtir une église de 60 pieds sur 25, qui sera la cathédrale des sauvages. Ces derniers en sont enchantés ; aussi ont-ils voulu y contribuer en fournissant les grosses pièces de bois qui devaient servir de base, ainsi que les bardeaux pour le toit. Les petites maisons que l'on aperçoit à côté de l'établissement sont des habitations de sauvages ; plusieurs sont venus près du prêtre, afin d'être plus à même de s'instruire des vérités de notre sainte religion et de pratiquer les vertus qu'elle enseigne.

Au delà de Sainte-Marie, à quelques milles plus haut, on rencontre la rivière des Sumas et celle des Tchillouek, qui arrosent des vallées assez fertiles : ces vallées seraient riches si les inondations du Fraser, quelquefois très-abondantes, et la plaie des maringouins, qui infestent le pays pendant deux ou trois mois de l'année, n'en diminuaient la valeur.

A environ soixante-six milles de son embouchure, le Fraser reçoit les eaux de la rivière Harrisson. C'est le point où se bifurque la route qui conduit aux mines de l'intérieur. L'une suit la rivière Harrisson, traverse le lac du même nom et arrive à Port-Douglas, où l'on se rend en bateau à vapeur. De là le chemin conduit à différents petits lacs sur lesquels on trouve des bateaux qui font le service, et qui vous amènent

à quatre milles de Lillouet, petite ville située sur le Fraser, à deux cents milles dans l'intérieur des terres.

L'autre, que nous allons suivre, remonte le Fraser jusqu'à Yale. Nous avons toujours le même spectacle sous les yeux, forêts et montagnes au milieu desquelles se détachent quelques villages sauvages, surtout sur la rive gauche.

Le premier est celui des Tsiam : les maisons sont construites dans l'ancien style. Cependant ces enfants des bois ont commencé à bâtir une église sur une colline qui domine leur campement : les maisons se grouperont peu à peu autour de la demeure du Seigneur, et elles prendront un air de civilisation.

Le second appartient aux Shouamels : il est bâti à l'instar de nos constructions européennes, et de loin on le prendrait pour un établissement de blancs : ils ont aussi commencé leur petite église.

En approchant des montagnes, le courant du fleuve devient de plus en plus rapide. On rencontre bientôt le fort Hope, situé sur un plateau magnifique qui domine le fleuve, et s'étend jusqu'au pied d'autres montagnes très-élancées. Il y a quelques années, le fort Hope semblait devoir prendre une grande importance : un certain nombre de marchands s'y étaient établis : les lots de terrain se vendaient à un prix très-élevé; on croyait que cette place deviendrait l'entrepôt du commerce pour les mines de Similkamin et d'Okanagan, mais les mineurs ayant quitté ces contrées pour aller aux mines plus riches du Caribou, Hope, malgré son nom d'espérance, s'est vu en peu de temps presque abandonné. Il présente maintenant un bien triste aspect : on n'y rencontre que peu de blancs, qui semblent vouloir espérer contre toute espérance.

Avançons. Voici le lieu où, il y a quelques années, un bateau à vapeur a fait explosion. On s'étonne à bon droit que des accidents de ce genre ne se renouvellent pas plus souvent au milieu des rapides qu'il faut traverser. Ces lieux solitaires n'ont pour habitants que des sauvages, quelques Chinois qui continuent de travailler aux mines, et quelques blancs. Des

deux côtés du fleuve s'élèvent de hautes montagnes, dont plusieurs viennent plonger leur base dans ses eaux, resserrer son lit et rendre le courant plus impétueux. La vapeur force et cependant on n'avance que très-lentement. On est heureux, quand tout à coup on découvre Yale, terme du voyage par eau, les bateaux à vapeur ne pouvant aller plus loin.

Yale n'a pas encore un grand nombre d'habitants, mais on a foi en son avenir : elle est l'entrepôt nécessaire des marchandises qui sont expédiées aux mines du Caribou et dans l'intérieur du pays. Elle est située sur la rive droite du fleuve, au pied de la chaîne des Cascades; de hautes montagnes l'entourent de tous côtés, et on se demande comment le fleuve a pu se frayer un passage. En suivant la route pratiquée sur le flanc des montagnes qui bordent le Fraser, là scène devient de plus en plus grandiose : le tableau qui se déroule sous vos yeux rappelle les sites de la grande Chartreuse. Mais ne dépassons pas le terme de notre voyage.

Les catholiques d'Yale ont vu avec plaisir leur nouvel évêque. Comme ils ne sont pas nombreux, je les ai visités à domicile, et j'ai pu m'assurer par moi-même de leurs dispositions. Leur petite église en bois est bien pauvre : évidemment les ressources de nos catholiques ne répondent pas à leur bonne volonté, car ils avaient mis un grand soin à orner son intérieur. J'ai consenti facilement à la bénir, et je l'ai placée, ainsi que la petite paroisse, sous le patronage de saint Michel Archange. La veille du jour où devait avoir lieu la bénédiction, arrivèrent trois enfants de chœur de Sainte-Marie; ils venaient pour chanter la grand'messe, et rendre la cérémonie un peu plus solennelle.

Le lendemain eut lieu la bénédiction de l'église du village indien qui se trouve près de la ville. Je lui donnai pour patron l'Archange saint Gabriel. Ici la cérémonie prit plus d'entrain et d'animation, car au lieu de quatre ou cinq chantres, nous en avions des centaines : tous nos sauvages chantaient, même les femmes et les enfants.

Plusieurs chefs des villages voisins étaient accourus; il leur tardait de nous voir chez eux. Nous nous disposâmes donc à

partir; le chef d'Yale s'unit aux autres pour nous faire escorte. Tous les canots qui devaient nous accompagner s'étaient réunis au pied de la ville. Nos adieux aux bons catholiques d'Yale étant terminés, nous nous sommes éloignés au chant des cantiques, les bannières des chefs flottant au gré des vents. Nous arrivâmes bientôt au fort Hope. Nous avons là une maison, où le R. P. Grandidier a séjourné pendant plusieurs mois, à l'époque de la prospérité du fort Hope. Elle sert encore d'abri aux missionnaires qui passent. Nous acceptâmes de dîner chez un émigré allemand, dont la femme était malade : l'hospitalité offerte fut toute cordiale.

Le lendemain était le jour fixé pour la bénédiction de la petite église des Ywawes. Ces sauvages ne se possédaient plus de joie. De bon matin, ils frappaient à la porte de la maison pour éveiller le R. P. Durieu, préposé aux préparatifs de la fête. Quelques heures après, j'arrivai au milieu des démonstrations de la plus vive allégresse. Il fallut toucher la main de tous les sauvages réunis. La cérémonie de la bénédiction commença aussitôt et se prolongea pendant plusieurs heures. Après midi, eut lieu une seconde réunion où quelques sauvages firent connaître leur cœur, et renoncèrent publiquement à la danse et aux jongleries. Nous avons laissé ces enfants des bois heureux de ce qu'ils avaient vu et entendu.

Le village indien de Fort Hope voulait aussi avoir sa fête. Les sauvages qui l'habitent ont beaucoup profité, comme les Ywawes leurs voisins, du séjour du R P. Grandidier : ils se font remarquer par leur amour pour la prière, leur reconnaissance et leur dévouement pour le Missionnaire : leur église ferait honneur à des blancs. Elle fut dédiée à saint Jean-Baptiste; celle des Ywawes avait été placée sous l'invocation de saint Raphaël. Une chose contristait ces bons sauvages, c'est que l'intérieur de leur église n'était pas fini. Le P. Durieu les consola en leur promettant de travailler lui-même à sa décoration. Bientôt hommes, femmes, enfants se mettent à l'œuvre : c'est à qui contribuera le plus à orner l'église. On apporte du coton, des couvertures, des nattes; un prie-Dieu couvert d'un tapis rouge est placé devant l'autel,

deux fauteuils énormes sont préparés. Des enfants de chœur en surplis portaient la mitre et la crosse ; les sauvages étaient ébahis, ils nous dévoraient des regards. Je crois qu'ils garderont un profond souvenir de cette cérémonie. Dans la réunion du soir, un sauvage a déclaré que, cédant aux instances qu'on lui avait faites, il avait manqué à sa promesse et bu du rhum. Il en témoigna son regret, paya une amende et promit de faire tous ses efforts pour ne pas retomber. Je lui adressai une sévère remontrance, après laquelle il vint me toucher la main ainsi qu'au P. Durieu, en signe de remercîment et de réconciliation. La scène qui suivit fut des plus touchantes. La femme du chef, âgée d'une quarantaine d'années, avait encore son père et sa mère; elle désirait les faire admettre au baptême. Elle vint se placer devant moi, et plaida leur cause en ces termes : « Tu vois combien ils sont vieux ! l'un et l'autre ont toujours eu bon cœur, on ne les a jamais vus se battre ni se quereller, soit entre eux, soit avec leurs voisins. Tout le monde peut rendre témoignage de leur conduite. J'espère que tu voudras bien avoir pitié d'eux, en les admettant au baptême : ils peuvent mourir d'un jour à l'autre. Je ne veux pas qu'ils tombent dans le feu d'en bas ! » Son discours fut court, mais éloquent ! il partait du cœur. Son vieux père, qui n'y voyait plus mais qui entendait encore un peu, approuvait par des signes de tête tout ce qu'elle disait. Le pauvre homme ne pouvant plus marcher, s'était fait apporter à l'église sur les bras des sauvages. Voyant le désir ardent de ces deux vieillards, je les fis interroger pour m'assurer s'ils savaient les vérités essentielles au salut ; j'adressai un compliment bien mérité à leur fille, qui tenait une conduite si admirable à l'égard de ses vieux parents, et j'éprouvai un véritable bonheur à baptiser et à marier ce couple doublement heureux.

Il fallut quitter ces braves gens : d'autres villages nous attendaient. Notre départ fut salué de coups de fusil. La pluie commençait à tomber, mais à peine eûmes-nous dépassé les montagnes du fort Hope, que le soleil brilla et nous annonça une magnifique journée. Le désintéressement de nos sauvages se révèle parfois avec éclat. Un de ceux qui nous prê-

taient leurs canots fut instamment prié à Fort Hope de prendre un autre passager : on lui offrait un bon payement ; il n'accepta point, quoique les services qu'il nous rendait fussent complétement gratuits.

Nous descendions le fleuve à toute vitesse, lorsqu'une voix se fit entendre : on nous appelait pour aller baptiser un enfant sur la rive opposée. Il y a quelques années, ces mêmes sauvages l'auraient probablement caché dans la crainte que le baptême ne le fît mourir. Pauvres gens! comme le démon se jouait d'eux!

Le baptême étant conféré, nous nous embarquâmes de nouveau, et quelque temps après, nous étions chez les Shouamels. Comme leur église est à peine commencée, je n'ai pas voulu m'y arrêter, pas plus que chez les Tsiams. Je n'ai fait que leur toucher la main et leur promettre de revenir quand leurs travaux de construction seraient terminés. Je voulais arriver avant la nuit au village des Skouas, dont l'église, disait-on, était achevée, et pour cela il fallait faire force de rames. Chemin faisant, nous rencontrâmes une quinzaine de canots de pêche montés par les sauvages de la rivière Harrisson. Tous laissèrent leur pêche pour venir nous saluer. Il était presque nuit quand nous arrivâmes chez les Skouas. Un grand nombre d'entre eux travaillaient à l'église, qui ne fut pas trouvée assez avancée pour être bénie. A l'instruction du soir, ils reçurent une sévère remontrance : j'avais appris que plusieurs ne se rendaient pas fidèlement à la prière commune du matin et du soir. Une pluie torrentielle nous retint chez eux plus longtemps que nous ne le désirions. Nous pûmes cependant aller bénir la petite église des Kokwapels, et nous rendre à notre résidence de Sainte-Marie où nous arrivâmes bien fatigués le samedi vers le soir.

J'eus la douleur d'apprendre qu'une espèce d'épidémie avait visité le personnel de l'établissement. Le bon Père Gendre pouvait à peine se tenir sur ses jambes : tous nos Frères étaient malades ainsi qu'une partie des écoliers, dont l'un semblait sur le point de mourir. Le Frère Janin, en qualité de médecin en chef, devait soigner tout ce monde, lorsque lui-

même était des plus indisposés. Je lui dis de cesser de travailler. « Ah ! me dit-il, lorsque je cesserai de travailler, je mourrai. » Ne voulant pas le faire mourir, je lui permis de travailler comme pour passer son temps. Nous ferions une grande perte en ce bon Frère, qui, malgré ses soixante-douze ans, nous rend encore d'importants services. Les sauvages de ce district ont une confiance sans bornes en ses médecines, qu'il fabrique avec toutes sortes de plantes. Il en distribue des centaines de bouteilles ! Il a guéri par ce moyen un grand nombre de sauvages. De là sa clientèle et sa réputation. Il fait tout gratuitement, ce qui est du goût de ces enfants des bois. Le R. P. Gendre étant malade, j'ai dû lui laisser un aide dans le R. P. Durieu, et le lundi je suis revenu en canot à New-Westminster, où j'ai trouvé le R. P. Fouquet et le F. Verney en assez bonne santé, malgré les rhumatismes qui les accablent.

Dans cette visite un peu rapide, j'ai béni cinq églises, fait plusieurs baptêmes et béni plusieurs mariages. J'ai pu constater avec bonheur les progrès des sauvages dans le bien, et la grande influence que nos Pères ont acquise parmi eux par leur charité, leur zèle et leur dévouement à toute épreuve. La plupart des sauvages de ce district qui ont appris la prière ne sont encore que catéchumènes. Cependant ils gardent assez fidèlement la tempérance, sanctifient le dimanche, et se disposent à recevoir la grâce du baptême en s'habituant à la pratique des vertus chrétiennes. Le petit nombre de ceux qui ont déjà reçu cette grâce sont d'excellents chrétiens. Il n'est pas rare de voir des sauvages venir de plusieurs lieues de distance pour assister à la messe et aux instructions. Il y en a même qui parcourent plusieurs journées de chemin, pour avoir le bonheur d'assister aux grandes réunions de Noël, Pâques, etc. Dieu récompense leur foi : ceux qui sont bien disposés meurent rarement sans baptême. Dernièrement, un chef qui, malgré son grand âge, venait régulièrement à New-Westminster avec sa famille pour assister aux offices, tomba malade, et se vit bientôt réduit à l'extrémité. Sentant sa mort approcher, il envoya chercher le prêtre, exprimant le

désir de recevoir le baptême avant de mourir. Les chemins étant couverts de neige, le Père ne put arriver près du malade que bien tard. Il semble que le chef n'attendait que son arrivée pour quitter cette terre. « Je suis content, dit-il au Père, que tu sois venu; quand je serai baptisé, je mourrai heureux. Je regrette de ne pouvoir te parler beaucoup, je sens que mes forces m'abandonnent. » Le Père le tranquillisa en lui disant qu'il n'était pas nécessaire de parler beaucoup, qu'il était assez instruit pour être baptisé, et qu'il n'avait plus qu'à se disposer à recevoir le baptême. Le malade était au comble de ses vœux! il reçut le sacrement avec les meilleures dispositions, et quelques heures après son âme s'envolait au ciel. Le Père prenait un peu de repos quand on vint l'éveiller pour assister à la mort de ce nouveau chrétien. Sa tranquillité était parfaite : on ne remarquait aucune contraction ni dans ses membres, ni sur sa figure : il avait les yeux tournés vers le ciel. C'est ainsi qu'il s'est endormi dans le Seigneur. Que de traits de ce genre je pourrais vous citer, mais ma lettre est déjà bien longue! Puisse-t-elle au moins vous faire penser souvent à nos Missions et à nos pauvres enfants des bois! et porter votre cœur paternel à nous envoyer des Missionnaires, des ouvriers selon le cœur de Dieu!

Le nombre des enfants baptisés par les Pères de ce district s'élève à environ deux mille Dieu sait combien de ces âmes innocentes sont maintenant dans le ciel ! ce sont autant de protecteurs qu'a obtenus la Congrégation.

Au commencement du mois de juillet 1865, Monseigneur reprenait le bâton du voyageur. Il se rendit de nouveau à Fort Hope, afin de s'y aboucher avec le R. P. Richard, qui venait renouveler les provisions de la Mission du lac Okanagan. Le Vicaire Apostolique eut à attendre quelques jours l'arrivée du Missionnaire : il les employa à évangéliser les sauvages du Fort, auxquels il adressa une instruction matin et soir. Le P. Richard étant arrivé, Monseigneur s'occupa des affaires concernant la

Mission de l'Immaculée-Conception. Il paraît que de nouvelles mines d'or ont été découvertes dans ce district, et que les mineurs commencent à y affluer. Il faudrait augmenter le personnel de la Mission, actuellement confiée au zèle du R. P. Jayol.

Après quelques jours passés en compagnie du R. P. Richard, Monseigneur remonta le Fraser jusqu'à Yale, où il devait séjourner une semaine au milieu des blancs et des sauvages de la ville et des environs. Il eut la consolation de voir approcher des sacrements un bon nombre de catholiques : les sauvages accoururent en foule aux instructions, malgré la pêche du saumon à laquelle ils étaient occupés. Tous prièrent Monseigneur de leur donner un Missionnaire à résidence fixe, mais leur demande n'a pas encore pu être exaucée.

De retour du Fort Hope et d'Yale, le Vicaire Apostolique dut se diriger vers le Puget-Sound, en compagnie du frère Verney. Il passa par Victoria et y prit avec lui le frère Mac-Stay, désigné pour l'école des Snohomishs, où les Pères Chirouse et Grandidier l'attendaient avec impatience. Le trajet de Victoria à la mission de Saint-François-Xavier dura deux jours; il fallut passer vingt-quatre heures au Port Townsend, faute d'occasion pour se rendre immédiatement chez nos Pères. La petite caravane y arriva un dimanche matin, au moment où la messe des sauvages allait commencer : ce fut une joie universelle. Nos Pères donnèrent les signes de la plus vive allégresse et de la plus filiale affection, au point que M. Préfontaine prêtre canadien, s'écria : « Voyez, comme ils s'aiment : ils semblent oublier le caractère d'évêque pour ne penser qu'à celui de Père ! »

Le dimanche dans l'après-midi eut lieu la distribution des prix aux enfants de l'école. Monseigneur ne put s'empêcher d'admirer les progrès que font les élèves, et d'a-

dresser aux maîtres et aux disciples de justes éloges.

Le mardi suivant, Monseigneur, accompagné du R. P. CHIROUSE, se rendit à Olympia, ancienne résidence de nos Pères : les affaires de la Congrégation les y appelaient. Une dizaine d'écoliers se firent un vrai bonheur de conduire les voyageurs dans un canot de l'école. Ces chers enfants ont payé assez cher leur plaisir. Le voyage dura cinq jours, et il s'effectua au milieu des chaleurs les plus accablantes : nos rameurs auraient succombé à la fatigue si une brise de mer n'avait de temps en temps enflé la voile et donné un peu de répit à leurs bras. Monseigneur en éprouva une espèce de fièvre, dont il a ressenti pendant plusieurs semaines les suites pénibles.

Rentré à la Mission le dimanche, Monseigneur y passa huit jours au milieu de nos Pères et de nos Frères. Il constata avec douleur l'affaiblissement graduel des forces du R. P. CHIROUSE, qui depuis dix-sept ans n'a pas quitté les sauvages. Le concours du Frère MAC-STAY donnera un peu de repos au Missionnaire qui pourra reprendre avec fruit pour les âmes, et avec amélioration pour sa santé, les visites aux différents camps des sauvages. Ces visites se feront régulièrement en hiver comme en été, et on en espère les meilleurs résultats.

L'établissement de Puget-Sound tend à prendre de plus larges proportions : nos Pères sont en instance pour obtenir une fondation de sœurs de la Providence, qui se chargeront de l'instruction des filles : ils demandent au gouvernement américain de leur bâtir une église et d'approprier un cimetière. Ils ont l'espoir de réussir dans toutes ces demandes.

A Victoria, Monseigneur examina la situation du collége et de l'église française, desservie par nos Pères. Il eut avec Mgr Demers, évêque de Vancouver, de longs entretiens sur l'avenir de ces établissements, et ne reprit le

chemin de New-Westminster qu'après avoir dressé un acte de visite renfermant les instructions les plus propres à assurer la stabilité de nos œuvres.

Pendant que le Vicaire Apostolique visitait le sud de nos Missions, le R. P. Durieu, qui avait passé plusieurs mois à New-Westminster, se rendait à Fort Ruper, et le R. P. Gendre pénétrait dans les mines du Caribou : nous suivrons plus tard ces deux Missionnaires sur le théâtre de leurs travaux.

Dans une lettre en date du 26 décembre 1865, Monseigneur annonce l'heureuse arrivée des Pères Villemard et Horris, qui s'étaient embarqués à Liverpool au commencement du mois de septembre. A leur arrivée, le P. Horris avait été retenu à New-Westminster, et le P. Villemard était allé rejoindre le Père Gendre à Sainte-Marie. Dans les premiers jours de novembre, Monseigneur prit le P. Villemard pour compagnon : il entreprenait une nouvelle course apostolique qui avait pour but de bénir plusieurs églises sauvages. Cette visite a été pour le Vicaire une source de fatigues bien grandes, dont il a eu beaucoup de peine à se remettre : ses rhumatismes sont devenus insupportables. Cependant il a pu chanter la grand'messe de minuit à la fête de Noël. Mais cet effort amena une crise plus violente, et pendant plusieurs semaines on eut les plus vives inquiétudes. Dieu s'est laissé toucher par les prières qui lui ont été adressées, et Mgr d'Herbomez put écrire au Supérieur Général, le 5 mars 1866 :

Je viens aujourd'hui vous rassurer sur mon compte, et vous dire que, si je suis allé jusqu'aux portes de la mort, j'en suis revenu et ai éprouvé une fois de plus combien il est bon de s'abandonner entièrement entre les bras de la divine Providence. Je crois que les ferventes prières de mes Frères et des bonnes âmes qui se sont intéressées pour moi auprès du Sei-

gneur m'ont obtenu, sinon une parfaite guérison, au moins un mieux très-sensible, qui me fait espérer que cette fois encore je vais tromper les médecins et leur donner une preuve de plus que de tous les médecins le meilleur et le plus puissant est le bon Dieu. Je vais me rendre à notre établissement de Sainte-Marie, où le grand air me fera du bien. J'espère qu'à la fin du mois de saint Joseph, notre glorieux patron, j'aurai recouvré toutes mes forces.

Les espérances de Monseigneur se sont en effet réalisées : Sainte-Marie lui a rendu des forces suffisantes pour reprendre la visite si pénible de son immense vicariat.

Dans l'intervalle, des négociations ont eu lieu entre Mgr Demers et le Vicaire des Missions du Pacifique, en vue de la cession du collége Saint-Louis et de la résidence d'Esquimalt à Mgr l'évêque de Vancouver.

Dès le 15 février, le R. P. Baudre était remplacé à la tête du collége par le R. P. Mac-Guckin, et le 9 mai, il partait en canot pour se rendre chez les Snohomishs, à la Mission de Saint-François-Xavier, où nous le retrouverons plus tard. Le R. P. Pandosy reçut l'ordre de le remplacer dans la desserte d'Esquimalt et de l'église française.

Nos Pères s'éloignant de l'île Vancouver, où ils sont remplacés par des prêtres du diocèse, concentreront de plus en plus les efforts de leur zèle dans le vicariat de la Colombie britannique, confié à notre Congrégation, qui a ainsi le soin de presque toute l'Amérique anglaise. La nécessité de deux nouvelles Missions se fait de plus en plus sentir : il faudrait pénétrer dans l'île Charlotte, que les protestants menacent d'envahir, et se fixer définitivement au milieu des mines du Caribou, pour veiller au salut de tant d'infortunés qui ne s'occupent que des biens de la terre.

Au retour de sa longue tournée pastorale, Mgr d'Her-

BOMEZ a écrit au Supérieur Général la lettre suivante, en date du 10 septembre 1866 :

Je m'empresse de vous envoyer un rapport sur la visite que je viens de faire. Puisse-t-il satisfaire votre cœur paternel qui désire nous suivre partout où nous allons.

C'était le 2 mai, après avoir mis notre voyage sous la protection de notre bonne et tendre Mère, Marie Immaculée, que nous quittions New-Westminster, le R. P. GRANDIDIER et moi pour remonter le Fraser. Quelques heures après, le bateau à vapeur s'arrêtait à Sainte-Marie. Le R. P. GENDRE profita de cette halte et nous amena les enfants de l'école qui, tous ensemble, entonnèrent comme chant d'adieu l'*Ave maris stella.*

Le lendemain, nous arrivions à Fort Douglas, où nous nous arrêtâmes quelques jours, afin de bénir une église que les sauvages du camp voisin de la ville s'étaient hâtés de finir : je la plaçai sous le patronage de saint Jean. La ville de Douglas nous parut presque déserte, la plupart des maisons étaient fermées et abandonnées : triste sort de plusieurs autres villes qui disparaissent avec la même rapidité qu'elles ont été établies.

C'est à Douglas que vient aboutir le chemin de Lillouet que nous devions suivre. Lorsque je quittai New-Westminster, je n'étais pas entièrement remis de la maladie qui m'a visité pendant l'hiver. Or, il s'agissait, pour la première journée, de faire à pied dix-huit milles. Comme, dans mon jeune temps, je pouvais facilement en faire trente dans un jour, je crus devoir faire l'essai de mes forces. Nous partîmes donc un grand bâton à la main : deux sauvages de Fort Douglas, puis le chef d'un village situé près de la route, qui était venu à notre rencontre, s'offrirent à porter nos sacs de voyage et nos couvertures. Les cinq premiers milles ne me coûtèrent pas trop, mais les suivants devinrent plus pénibles, mes jambes commençaient à s'enfler : au huitième je dus me reposer. Heureusement que, deux milles plus loin, nous rencontrâmes un Suisse qui nous donna une gracieuse hospitalité et nous offrit gratuitement deux chevaux pour continuer notre route. Quel-

ques heures après, nous arrivions aux premiers villages sauvages où nous avions à bénir des églises. Une fatigue plus grande s'empara de moi : je dus déléguer le R. P. GRANDIDIER pour deux ou trois cérémonies. Grâce à Dieu, ce fut la dernière crise : le voyage se continua dans les meilleures conditions.

Nous avons employé tour à tour, pour poursuivre notre route, les bateaux à vapeur, les canots sauvages, les chevaux : six mois n'auraient pas suffi si nous avions voyagé à pied ; nous avons fait de quatre à cinq cents milles et Dieu sait par quels chemins ! Les routes pratiquées par les colons sont assez bonnes, mais elles ne sont pas sans danger ; on les a tracées sur le flanc des montagnes, au-dessus d'affreux précipices dont la vue seule fait frémir. Deux voitures ne peuvent passer de front, et si un cheval venait à prendre l'épouvante, voiture, cheval, voyageurs, tout serait perdu. Les chemins frayés par les sauvages sont encore plus dangereux : ce sont d'étroits sentiers qu'obstruent parfois des arbres renversés par le vent. Quand on chemine à travers les forêts, il faut continuellement être sur ses gardes : il faut franchir des troncs d'arbres, baisser la tête pour ne pas se heurter. Malheur à l'homme distrait ! ses distractions peuvent lui coûter la vie ! Un voyageur a eu le crâne brisé, faute de se courber assez tôt en passant sous un arbre. J'ai couru un péril d'un autre genre. Une bande de sauvages nous accompagnaient ; nous étions tous à cheval, gravissant une montagne escarpée ; un des jeunes gens, qui domptait un cheval fougueux, crut qu'il était plus prudent de lui laisser sa liberté. Lorsque sa monture fut à moitié chemin, la selle fit un mouvement qui lui donna l'épouvante. Le cheval se précipite. Les sauvages crient : *gare !* Je me retourne et je le vois arriver au grand galop. Que faire ? En bas, un précipice de deux à trois cents pieds de profondeur ; en haut, le sommet de la montagne : le sentier n'a que deux pieds de largeur ! « Mon Dieu, m'écriai-je, au secours ! » J'avais à peine prononcé ces paroles, que j'étais hors de danger : le cheval avait passé entre la pente de la montagne et ma jument, qui, sentant elle-même le danger,

s'était comme cramponnée au chemin. Je descendis et je parcourus à pied le reste du passage, remerciant Dieu de m'avoir délivré d'un si grand péril.

Vous savez que ces nouvelles contrées nous offrent des dangers de plus d'un genre : dangers sur terre, dangers sur mer, dangers sur les fleuves, dangers dans les forêts; mais Dieu, dans sa bonté infinie, sait nous délivrer de tout mal. J'ai eu encore une preuve de sa miséricordieuse providence. J'étais avec le R. P. RICHARD sur un lac des Shoushouapes : nous avions quitté le camp des Kamloops; un grand nombre de ces sauvages nous accompagnaient avec plusieurs Shoushouapes venus à notre rencontre : ils montaient de vingt à trente canots. Les canots des sauvages de l'intérieur diffèrent de ceux qu'emploient les sauvages du Fraser ou de l'Océan : ce sont des troncs d'arbres auxquels on enlève l'écorce : le tronc est creusé tant bien que mal, puis est mis à l'eau en guise de canot. Nous étions sur un de ces arbres creux ayant quinze à vingt pieds de long sur deux de large. Jugez si nous devions nous recommander à Marie! Notre flotte s'était rangée en ligne; notre canot, qui portait une oriflamme avec cette devise : *Jésus, Marie!* occupait le centre. Nous avancions lentement au chant des sauvages qui redisaient des cantiques sur l'air : *Je mets ma confiance,* et de l'*Ave maris Stella.* Un vent favorable s'éleva et nos gens cherchèrent à en profiter; mais tout à coup il change de direction, les vagues s'amoncellent et deviennent menaçantes. La ligne est rompue et un sauve-qui-peut général a lieu. Plusieurs fois les vagues envahissent notre embarcation... Mais, Dieu merci! nous parvenons au rivage sans autre accident que celui d'être mouillés. Nous aperçûmes un canot submergé, comme pour nous faire mieux comprendre le danger que nous avions couru.

Je ne m'étendrai pas à vous décrire la manière dont nous avons été reçus dans tous les campements, d'abord par les sauvages, puis par les chefs, qui revendiquent toujours l'honneur de nous loger : ces détails vous sont connus. Vous connaissez aussi le menu des repas qui nous sont offerts, et les différences que présentent les mœurs indiennes comparées

aux nôtres, sur la propreté, la commodité et les égards. Je me contente de vous dire qu'alors même que nous avons à nous plaindre, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître les bonnes intentions qui animent ces enfants des bois.

Je reprends le cours de ma visite. Nous sommes encore dans le district de Saint-Charles ou de New-Westminster. Les sauvages que nous rencontrons ont été visités plusieurs fois par les PP. FOUQUET et GRANDIDIER; de plus, ils se rendent en assez grand nombre, à l'approche des principales fêtes de l'année, à notre résidence de Sainte-Marie pour se faire instruire. Quoique éloignés du centre de la Mission, ces sauvages ont persévéré dans le bien, et sont demeurés très-attachés à notre sainte religion, malgré tout ce que nos adversaires leur ont dit pour leur inspirer de l'horreur du prêtre. On voit que le doigt de Dieu est là. Dans presque tous les villages, nous avons trouvé une église à bénir; c'est assez vous dire combien les sauvages désirent d'être admis au nombre des vrais enfants de Dieu.

Après avoir traversé le dernier lac situé entre Douglas et Lillouet, nous dûmes toucher la main aux chefs des villages voisins qui étaient venus à notre rencontre. Ces chefs, voyant que nous n'avions pas de chevaux, nous en offrirent deux, bien maigres, mais qui nous permirent cependant d'atteindre avec facilité le premier campement, où nous fûmes parfaitement accueillis Une partie de ma longue visite s'est faite à cheval : ce genre de véhicule a aussi ses fatigues.

Quelques jours après, nous quittions le district de Saint-Charles, où nous avons béni une vingtaine d'églises, pour entrer dans le district de l'Immaculée-Conception. Le bon chef Tsi-ro-sals et le chef du Pavillon nous accompagnaient avec plusieurs de leurs gens. Le surlendemain, nous étions sur la rivière Bonaparte, où les sauvages des environs devaient se réunir. Leur chef Sivi-Tsout était au rendez-vous. Tous les Indiens occupés à la chasse ou à la pêche ne tardèrent pas d'arriver. Une seule chose contrariait le chef, c'est que l'église n'était pas entièrement terminée. Je lui dis d'y faire travailler ses gens ; tous mirent la main à l'œuvre et je pus bénir leur

église au milieu de l'allégresse la plus vive. L'église fut placée sous le patronage de saint Louis.

C'est là que le R. P. RICHARD vint nous rejoindre : il amenait avec lui des chevaux de la Mission, un pour le R. P. GRANDIDIER, l'autre pour moi. Ce dernier Père devait continuer sa route vers le Nord, visiter les sauvages du haut Fraser, ainsi que les mineurs du Caribou pour préparer les voies à une nouvelle Mission, que nous voulions établir près du lac William. Ce Père a parfaitement rempli une partie de son mandat : la maladie l'a obligé de revenir au moment où tout promettait un succès complet. J'espère que le P. GRANDIDIER pourra retourner le printemps prochain à William's Lake et y jeter les fondements d'une Mission parmi des sauvages, qu'il aime et dont il est aimé. Veuillez prier et faire prier pour le succès de cette œuvre.

Je me dirigeai vers le sud. C'était la première fois que je pénétrais dans ce district, où nos Pères travaillent depuis plusieurs années avec un zèle infatigable. Depuis longtemps j'avais entendu parler des dispositions des sauvages du lac Kamloops et du lac Shoushouape. Mgr Demers les avait vus, le P. Nobili, jésuite, avait résidé quelque temps parmi eux, mais dès que nos Pères eurent établi une Mission au lac Okanagan, ils ne manquèrent pas de les visiter chaque année. Tous m'en avaient parlé favorablement. Je désirais les connaître : leur désir de me voir n'était pas moins ardent. Ils me reçurent avec toutes les démonstrations en usage. Le meilleur cheval du pays me fut offert : le vieux chef, dit *Saint-Pol,* se mit à ma gauche, laissant la droite à son neveu dit *Petit-Louis*, chef régnant; les autres cavaliers formèrent deux longues lignes et nous précédèrent jusqu'à la demeure du vieux chef : c'est une grande maison qui servait autrefois de magasin au fort de la Compagnie : nous devions y recevoir l'hospitalité et y tenir nos réunions.

Pendant les quelques jours que j'ai passés au milieu des sauvages du fort Kamloops, ils se montrèrent tous très-assidus aux instructions. Ce ne fut qu'à la longue que la grâce triompha des obstacles qu'elle rencontrait. Je regardai ce re-

tard comme une preuve de la sincérité de leur conversion. Je rencontrai les mêmes consolations auprès des Shoushouapes, sauvages les plus nombreux de ce district. Le jeune chef fit exception : il était alors absent; il est le seul avec quelques mauvais sauvages, ses compagnons, à continuer de jouer, s'enivrer et avoir plusieurs femmes.

Je me rendis ensuite au lac Okanagan, où j'embrassai le P. Jayol et le Fr. Guillet, qui m'attendaient avec impatience : la réception fut des plus solennelles. La cloche retentit au loin, et une belle procession de sauvages, organisée par le P. Jayol me conduisit à l'église au chant des hymnes. Les sauvages qui parlent la langue okanagane étaient réputés avoir moins de zèle pour la religion que leurs voisins. J'ai constaté avec bonheur qu'ils n'étaient point indifférents, et nous avons goûté au milieu d'eux les mêmes consolations que chez les Shoushouapes.

Huit jours se passèrent à la Mission. Je me remis en marche avec le R. P. Richard, et je visitai le reste du district, c'est-à-dire les sauvages du bout du lac, de la douane ou du lac Soyoos, du lac Nicolas, et ceux qui habitent le long de la rivière Similkamin. C'était la partie de nos Missions où ils s'étaient montrés les plus revêches, plusieurs allant jusqu'à refuser de laisser baptiser leurs enfants. Je redoutais un échec. Dieu m'a consolé. Mon passage parmi tant de tribus différentes a été comme un triomphe continuel.

Je ne veux pas dire que les sauvages soient tous disposés à croire et à pratiquer les vérités qu'ils ont entendues. Hélas! on ne devient point parfait tout d'un coup, les sauvages encore moins que les autres. Mais ce que nous avons tous remarqué avec bonheur, c'est que les vérités de notre religion les touchent, c'est que la grâce de Dieu les travaille, c'est qu'un bon nombre se laissent aller aux inspirations de l'Esprit saint et deviennent des chrétiens excellents. Non, je ne puis croire que ce soit là un enthousiasme d'un moment. Je regarde cet élan général vers le bien comme le commencement ou le fruit d'une conversion sincère. Nous avons vu des sauvages qui ont passé plus de dix ans sans être visités par

aucun prêtre, et qui avaient persévéré à dire les prières que les premiers Missionnaires leur ont apprises. Plusieurs vieillards nous ont demandé avec instance la grâce du baptême, et nous avons accédé à leur désir en récompense de leur fidélité aux promesses qu'ils avaient faites autrefois de renoncer à la pluralité des femmes, aux boissons enivrantes et aux jeux.

Pendant cette visite, qui a duré plus de quatre mois, les Pères qui m'accompagnaient ont conféré environ cent cinquante baptêmes ; vingt-deux églises ou chapelles ont été bénies ; les sauvages ont été affermis dans leurs bonnes résolutions. Ceux qui n'ont pas encore de chapelles ont promis d'en construire une immédiatement ; ce qui nous permet d'espérer que, dans un an, tous les camps sauvages, depuis l'embouchure du Fraser jusqu'à trois ou quatre cents milles dans l'intérieur des terres, auront leur église, témoignage de leur foi et de leur amour pour la religion catholique.

Au milieu de nos consolations, une seule chose nous afflige, c'est notre petit nombre en face de si grands besoins Il me faudrait vingt Missionnaires... Dans notre détresse, c'est sur vous, après Dieu, que nous jetons nos regards, attendant avec confiance le secours qui nous est nécessaire.

C'est ainsi que Mgr d'Herbomez termine sa lettre, après avoir payé un tribut d'éloges aux Pères de nos Missions du Pacifique.

Une lettre du R. P. Durieu, en date du 1er avril 1865, nous donne encore quelques détails intéressants sur le bien opéré dans le district de la Mission de Saint-Charles. Ce Père était demeuré au lac Okanagan depuis la fondation de cette Mission. Laissons à son style toute sa charmante simplicité :

Mon Très-Révérend et bien-aimé Père,

Je ne saurais résister au désir que j'éprouve de vous faire part des bénédictions que Dieu se plaît à répandre sur nos

travaux. Si ma plume était plus exercée, que de bonnes choses ne vous dirait-elle pas en vous racontant nos combats contre l'ennemi de tout bien. Elles sont grandes aussi, elles sont douces les consolations que, pour ma part, je goûte en évangélisant nos pauvres sauvages. On se sent comme transporté à la vue de l'empressement de ces enfants des bois à venir écouter le prêtre, à la vue du respect filial qu'ils lui témoignent. Nous leur prêchons une morale tout opposée à leurs anciennes habitudes. Comme il doit leur en coûter pour plier leur vieille nature sous le joug de l'Évangile ! Et pourtant ils s'appliquent avec courage à cette pénible réforme. Je me les représente comme de jeunes enfants qui s'essayent à marcher. De temps en temps, ils trébuchent et tombent, mais ils se relèvent aussitôt et reprennent leur marche avec plus de vigueur. Si des chrétiens, qui ont été élevés dès leur enfance dans la religion de leurs parents et qui sont à quelques pas de l'église, ont à gémir de bien des misères, y aurait-il de quoi s'étonner de quelques chutes de la part de ces frères puînés, qui n'ont eu dans leur jeunesse d'autres instructeurs que les sorciers et la débauche des anciens, et qui ne peuvent voir le prêtre que quelques fois par an ? Le champ du père de famille dans le Vicariat de la Colombie britannique est vaste, la moisson est mûre et les ouvriers sont en trop petit nombre. De toutes parts les sauvages demandent la Robe Noire. Que ne pouvons-nous nous partager chacun en quatre et satisfaire ainsi tout le monde ! De toutes les peines inséparables de notre séjour au milieu de peuples dénués de tout ce qui rend la vie moins amère, celle que nous ressentons le plus vivement est de voir que nous ne pouvons suffire à recueillir une moisson si abondante.

Dans le mois d'octobre 1864, je quittais la Mission de l'Immaculée-Conception chez les Okanagans et me séparais de ces chers sauvages, dont l'amélioration, tant au spirituel qu'au temporel, payait au centuple les soins que je prenais d'eux et l'intérêt paternel que je leur portais. L'obéissance m'appelait à un autre poste. Un contre-temps inattendu m'a procuré le bonheur de passer l'hiver auprès de notre bien-aimé Supé-

rieur et Vicaire Apostolique, Mgr D'HERBOMEZ, à New-Westminster. C'est là que demeure Son Excellence le Gouverneur et que se tient la législature.

Quinze jours après mon arrivée à New-Westminster, Monseigneur, cédant aux instantes supplications de la nombreuse tribu Skeromish, leur prêta ma personne pour le mois de novembre seulement. Ce fut pour leur Missionnaire un mois d'ineffables consolations, un mois de triomphe dans tous les villages où il passa, et il y en avait treize. Leur conduite me reportait à ces premiers temps du christianisme où une multitude de gens s'attachaient aux pas des Apôtres pour recevoir la bonne nouvelle de l'Évangile. Quatre cents sauvages m'ont suivi d'un village à l'autre pendant dix jours. La nature ne se montra pas si généreuse. Certains jours, nous voyagions avec une pluie battante; d'autres jours, c'était par un de ces froids piquants qui couvre les arbres de givre. Des fois, il fallait laisser le canot et nous frayer un passage à travers nos forêts vierges, où les animaux sauvages ont de la peine à passer, tant il y a d'arbres que la mort a couchés les uns sur les autres. D'autres fois, je marchais dans un pied d'eau, pour traverser les marécages fangeux qui nous barraient le passage. Au bout d'un de ces trajets aquatiques, je fis la rencontre d'un agent envoyé par le gouvernement afin d'explorer cette partie de la Colombie britannique. Ce monsieur fut surpris de trouver un prêtre dans ces lieux à peine habitables pour les bêtes féroces. Quoique sans religion, il me donna au départ une chaude poignée de main : « Votre dévouement me touche, dit-il, vous devez avoir quelque motif surhumain qui vous fait embrasser un tel genre de vie. Si jamais je viens à choisir une religion, je ne pense pas en trouver une meilleure que celle qui vous fait supporter avec joie de tels sacrifices pour instruire et civiliser des sauvages si dégoûtants. » Il ne savait pas que le Divin Rédempteur a percé le cœur des chrétiens d'un glaive d'amour et de charité. Si Jésus-Christ, qui était Dieu, n'a pas craint de donner sa vie pour nous, est-ce que nous craindrions, nous, pauvres pécheurs, d'endurer quelques privations pour coopérer au salut de ces âmes qui

lui ont coûté si cher. Dans ce sauvage, nous voyons un frère, et nous lui apprenons à connaître notre père commun En entendant nos paroles, le pauvre ignorant sort comme d'un profond sommeil et s'écrie : *Surgam et ibo ad patrem meum.* Aussitôt il renonce aux mauvaises coutumes de ses ancêtres, il veut aller au ciel. C'est ce saint empressement qui m'a profondément ému en évangélisant cette peuplade. Tous ont embrassé avec joie les pratiques de notre sainte religion. Ils ont appris la prière, et chaque hameau voit aujourd'hui ses habitants se réunir matin et soir dans la principale cabane pour réciter la prière. Le dimanche, outre la prière du matin et du soir, ils disent le chapelet vers le milieu du jour. Tous aussi se font inscrire dans la Société de la tempérance, et leurs jeunes enfants sont devenus des anges. Sans doute, grande a dû être la réjouissance des habitants du ciel en considérant ces sauvages, naguère enfants de ténèbres, transformés en enfants de lumière.

Dans ces treize villages, trois personnes seulement ont refusé d'ouvrir les yeux à la lumière de la foi. Ce sont des sorciers, qui se font appeler médecins parce qu'ils se vantent d'avoir la faculté de guérir les malades sans employer d'autres remèdes que des cris et des signes ; ils s'attribuent aussi le pouvoir de faire mourir qui ils veulent. Satan tient ces sorciers entre ses griffes. Dans une bourgade, vivait un de ces fameux médecins. En apprenant que le prêtre allait venir, son visage s'était assombri. Que se passait-il dans son cœur ? Personne n'a pu le connaître, mais on l'a vu bondir quand les échos lui ont apporté nos chants. Il ne peut plus en douter, c'est le prêtre qui s'avance. Que fait-il alors ? Il prend avec lui sa femme et ses trois enfants et se sauve dans les bois. Il court se cacher dans la montagne, parce que la vue du prêtre le ferait mourir lui et sa famille. « Dès que les yeux du prêtre se reposeront sur toi, dit-il à son épouse, tu tomberas morte à l'instant. » Quand j'arrivai au village, ils étaient déjà loin. J'en fus informé par un jeune homme : « O chef, ajouta-t-il, aie pitié de mon oncle ! — Oui, m'écriai-je, sauvons-le, c'est un pauvre aveugle bien à plaindre, le démon

veut l'entraîner dans l'enfer, le laisserons-nous périr? Non, mille fois non... Allez, jeunes gens, fouillez le bois, ramenez cet infortuné et ses enfants. »

Six chasseurs s'enfoncent dans la montagne; au loin ils allèrent, longtemps ils appelèrent; ils découvrirent enfin la femme et les enfants blottis dans le creux d'un arbre, mais ils ne purent suivre les traces du sorcier. Cette femme déposa bien vite toute crainte à l'égard de la Robe Noire; elle m'offrit elle-même ses enfants pour les faire régénérer. La première rendue aux exercices, elle ne se retirait que la dernière, et elle ne pouvait se lasser de rire de la sotte frayeur de son mari; elle se promettait bien aussi de le détromper et d'employer tous ses efforts pour lui faire embrasser la religion.

Parvenu au dernier village, situé au pied de la grande chaîne de montagnes où la Skeromish prend sa source, je me trouvais à plus de trente lieues dans l'intérieur du continent. Je goûtais tant de charmes au milieu de ces chers enfants que j'aurais volontiers consenti à passer ma vie avec eux. En redescendant la rivière, j'eus le bonheur de saluer une dernière fois les habitants de ces treize hameaux et d'être témoin de l'amour filial qu'ils avaient conçu pour la Robe Noire. Qu'il était touchant le spectacle qu'ils offrirent à mes yeux! Voyez-les tous alignés le long de la grève, attendant mon passage. Ils ont le sourire sur les lèvres, mais un sourire particulier, le sourire d'adieu, un sourire où se mêle la douleur qu'on éprouve de se séparer de l'objet aimé. Entendez leurs paroles: « Il s'en va notre père, notre chef le prêtre, lui qui nous disait de si bonnes paroles, lui qui versait la joie dans nos cœurs. Il s'en va! Qui nous répétera maintenant les paroles de Jésus-Christ? Qui nous encouragera à faire fort notre cœur?... O notre père, ne tarde pas à venir nous voir. En te perdant, nous perdons notre père, notre mère et nos frères; toi seul tu nous fais plus de bien que tous nos parents ensemble; toi seul tu nous parles la parole qui fait vivre pour le Grand Chef d'en haut. » Tous parlent à la fois et chacun à sa manière, car c'est l'épanchement du cœur, et les eaux du fleuve emportent rapidement la Robe Noire qu'ils auraient

voulu retenir. Bientôt la distance qui nous sépare ne me permet plus d'entendre leurs voix; ils ont alors recours aux gestes et aux signaux pour me faire parvenir encore l'expression de leur cœur. Décrire ce qui se passait en moi serait impossible. Le visage tourné vers eux, la tête découverte, je les bénis une dernière fois avec ma croix d'Oblat, et ne cessai de leur montrer et la croix et le ciel que lorsque les sinuosités de la rivière nous dérobèrent mutuellement les uns aux autres

Quelques jours après, je revoyais New-Westminster, heureux de rentrer dans la vie de communauté et dans la solitude religieuse. Mgr D'HERBOMEZ se trouvait seul par l'absence du R. P. FOUQUET, parti en course apostolique. Une bien grande épreuve attendait ma sensibilité. Il y avait dans les prisons publiques un sauvage arrêté pour cause de meurtre et condamné à servir d'exemple aux autres en terminant sa vie par la corde. Cet infortuné, qui n'avait jamais eu aucune idée religieuse, fut visité et instruit par Monseigneur. J'eus à le préparer à la mort et à l'accompagner sur l'échafaud. C'était pour la première fois que je remplissais ce ministère de charité et de terreur, aussi ce fut un véritable sacrifice. Un autre aurait été content d'assister à sa dernière heure un sauvage qui montrait de si bonnes dispositions. Regardant la voix de la justice comme la voix de Dieu, il accepta la mort en expiation de son crime. Tournant toutes ses affections vers Dieu, il me disait un moment avant l'exécution : « Mon cœur est fort quand je vois Jésus-Christ, lui Dieu, mourir couvert de honte pour moi; moi pas craindre mourir, bon moi mourir par la corde, moi beaucoup fait le mal, bon les gens de la prison garrotter moi, pas fâché mon cœur, lui Jésus-Christ pas fâché son cœur contre mauvais hommes clouer lui à la croix. » Quand le geôlier et ses aides vinrent lui mettre les menottes, il présenta lui-même les deux mains. En sortant du cachot, un des gardes lui offrit, selon la coutume, un peu d'eau-de-vie à boire : « Merci, répondit-il, bon mon cœur maintenant; lui, le Grand Chef d'en haut, fait fort mon cœur ; lui, le prêtre, à côté de moi; moi pas besoin de l'eau de feu. » Il monta sur l'échafaud tranquille, entièrement résigné à sa condamnation, qu'il

trouvait juste, et plein d'espérance en la miséricorde infinie du Seigneur : il y avait à peine dix minutes qu'il avait reçu la robe nuptiale dans les eaux saintes du baptême. Pendant que sur l'échafaud on lui liait les mains derrière le dos, qu'on lui attachait les pieds et qu'on lui passait au cou la corde qui devait le lancer dans l'éternité, je lui donnai l'absolution et l'indulgence plénière *in articulo mortis*, et lui, le cœur élevé vers le ciel, priait : « O Chef d'en haut, toi seul j'aime ; je donne à toi mon cœur, mon âme et ma vie... Beaucoup pleure mon cœur pour avoir pris le mal... Bon toi oublier mes péchés... Bon toi faire charité à moi... Bon toi prendre moi et tirer moi au beau pays d'en haut... » La planche fatale s'affaissa, et Pierre passa du tribunal des hommes devant celui de Dieu. Je me retirai en récitant mentalement le *De profundis*. Il paraît que mon courage était à bout. En rentrant dans notre maison, je me mis à trembler, une sueur froide passa sur tous mes membres et des larmes s'échappèrent de mes yeux.

Dans le cours de l'hiver, je fus appelé à faire trois campagnes pour donner les exercices religieux aux sauvages qui habitent la partie nord de la paroisse ou Mission de Saint-Charles, sur le Fraser. La première campagne en décembre dura trois semaines ; la deuxième, commencée en janvier, fut de cinq semaines, et la troisième de quinze jours, dans le mois de mars. Dix bourgades reçurent le pain de la parole divine. Ces sauvages du Fraser, évangélisés par nos Pères en 1860, ont fait, sous le rapport de la religion et de la civilisation, des progrès si étonnants, que les sectes dissidentes n'ont pu s'empêcher de donner des louanges aux Missionnaires, dont les labeurs ont opéré ces merveilleux résultats chez des sauvages autrefois si mauvais et si dégradés. Pour ma part, j'ai été édifié des bonnes dispositions de ceux qu'il m'a été donné de visiter. Ces intéressants néophytes sont venus me chercher, et m'ont conduit triomphalement d'un village à l'autre, bravant la rigueur du froid et les dangers que l'on court en remontant le Fraser dans le temps où ses eaux charient des bancs de glace flottante. C'était le 23 janvier ; j'avais

la veille, terminé les exercices dans un hameau, par un temps affreux. Sachant qu'au village voisin, où je devais monter, deux infidèles depuis longtemps malades étaient en danger de mort et demandaient le baptême, je continuai ma route. Les sauvages qui s'offraient à partager les périls que j'allais rencontrer furent nombreux ; je choisis les plus robustes, au nombre de six. Nous luttâmes d'abord pour nous frayer un passage à travers les glaces que le courant du Fraser entraînait avec rapidité : tantôt nous reculions devant elles, de crainte que leur choc ne brisât notre esquif, tantôt nous faisions des détours pour les éviter. Nous arrivons au confluent des deux branches de la rivière, où la glace se réunissant venait se briser en mille morceaux. La rivière ne roulant alors que de légers glaçons, nous déployons toute notre vigueur et forçons sur nos avirons pour franchir ce mauvais pas. Hélas ! nous sommes tout-à-coup cernés par deux énormes bancs de glace qui se précipitent sur nous. « O Père, prie pour nous, « s'écrièrent-ils dans leur détresse ; et plutôt par instinct de leur conservation que par raisonnement, deux rameurs s'élancent sur la glace, et nous de crier « : Soulevez, soulevez le canot ! » O bonheur ! les deux bancs se heurtèrent, se brisèrent sous notre esquif, et ne firent que le secouer et l'endommager un peu. Nous avions échappé à la mort. Mes néophytes y virent une protection spéciale du Tout-Puissant, et de notre bonne Mère, Marie Immaculée, que nous avions priée le matin de ce jour qui lui est spécialement consacré. Si nos lèvres engourdies par le froid pouvaient à peine articuler quelques mots, nos cœurs rendaient à Dieu et à Marie de bien sincères actions de grâces. Nous allâmes à terre dès qu'il nous fut possible. Laissant notre esquif, nous chargeâmes nos effets sur nos épaules et continuâmes notre voyage à pied, tantôt à travers les bois remplis de broussailles, tantôt sur le bord du fleuve, et fendant de deux à trois pieds de neige. Nous ne trouvâmes bientôt d'autre chemin que la glace qui venait de se former sur la rivière, et qui nous cachait un abîme de plusieurs brasses d'eau. Sur sept hommes s'avançant à une certaine distance les uns derrière les autres, cinq

passèrent sains et saufs. Le sixième, qui portait la *chapelle*, sent la glace manquer sous ses pieds, et s'enfonce dans l'eau. Accouru à son aide, le septième a le temps de faire glisser la boîte de la chapelle sur la glace, et s'enfonce lui aussi. Me trouvant le cinquième, je reviens sur mes pas pour leur jeter un bout de la corde qui liait mes couvertures, et ces chers enfants de me crier : « Oh ! ne viens pas, non, non, ne viens pas, tu vas t'enfoncer aussi ! » Comme j'avançais toujours, ils me criaient plus fort : « Ne viens pas... Va-t'en plutôt... autrement tu es mort... S'il faut mourir, il vaut mieux que nous mourions que toi. » Ils attendirent ainsi qu'un de leurs camarades vînt leur faire parvenir la corde de sauvetage. Pauvres gens ! A peine furent-ils hors de l'eau que leurs habits se gelèrent sur eux, et il était impossible de faire du feu. « Courage, leur dis-je, avancez aussi vite que vous pourrez, dans un mille nous serons à la bourgade ! » Que ce mille me parut long ! Je voyais la marche de ces deux jeunes gens devenir de plus en plus lente, à peine pouvaient-ils porter le poids de leur corps. « Courage, mes enfants, pensez à Dieu, à Marie votre mère... plus que quelques pas... et nous arriverons auprès d'un grand feu... » Ils trouvèrent en effet un grand feu, mais ce ne fut que pour augmenter leurs douleurs. Pendant plus de deux heures ils endurèrent des souffrances qui leur arrachaient des soupirs et des larmes involontaires. Grâce à Dieu, le lendemain les trouva parfaitement rétablis et pleins de joie. Leur exprimant alors la peine que j'avais ressentie de ce malheureux accident, ils me répondirent : « Nous ne sommes pas mécontents, nous ! C'est pour le Grand Chef d'en haut que nous travaillons, c'est pour conduire la Robe Noire, le tenant-place de J.-C. Dieu voyait ce que nous souffrions pour lui, il nous récompensera au delà de ce que nous méritons. C'est pour cela que notre cœur n'est pas fâché de t'avoir accompagné. Pour une chose notre cœur était triste, c'est lorsque nous t'avons vu tomber toi-même dans l'eau, toi qui n'as pas connu la misère, toi qui t'exposes au froid pour faire du bien aux sauvages, et rendre bon leur cœur. » Il faut vous dire, mon très-révérend Père, que la glace avait aussi

craqué sous le poids de ma personne, mais à un endroit où la rivière n'avait que quatre pieds de profondeur. Ce n'était rien en comparaison du bain qu'avaient pris ces deux jeunes gens, à l'âme vraiment chrétienne et noblement généreuse. J'arrivai à temps pour administrer le saint baptême aux deux agonisants. Dans la nuit, leur âme s'envola au séjour des bienheureux.

Dans ce hameau comme dans tous les autres, je fus reçu avec d'enfantines démonstrations de la joie et du bonheur que la présence du prêtre faisait naître dans les cœurs. En voyant apparaître notre caravane dans le lointain, leurs yeux avaient deviné, plutôt que distingué la personne de la Robe Noire. Un cri spontané était parti de plusieurs poitrines : « Le prêtre!... le prêtre... » Et tous de sortir de leurs cabanes, ne prenant pas même le temps de mettre leurs chaussures. Ils sont accourus nu-pieds au-devant de moi, pour me présenter la main. Chacun se pressait pour avoir part à ce salut, et les mères n'auraient pas été satisfaites, si j'avais oublié la main de leur enfant au maillot. Dans un village, mon entrée coïncida avec la prière du soir. Un enfant de quatre ans, qui avait été chargé de veiller sur la cabane de ses parents, entendant du bruit, paraît sur le seuil de sa demeure : il reconnaît le prêtre, et court aussitôt à la chapelle en criant. « Papa, le prêtre ici. » A cette nouvelle, laissant le *confiteor* inachevé, ces pauvres gens sortent pour venir me donner le salut de réception, je les repris de ce manque de respect envers Dieu auquel ils s'adressent quand ils prient. « O notre père le prêtre, me dirent-ils, penses-tu que le chef d'en haut se fâche de ce que nous avons laissé notre prière pour venir au-devant de son envoyé? En te recevant, n'est-ce pas Dieu que nous recevons. Notre prière que nous ferons avec toi sera plus fervente et plus agréable à Dieu, parce que tu prieras avec nous. La joie que nous avions de te voir ici attachait notre langue à notre palais, nous n'aurions pu finir de parler notre prière. »

Dans un autre village, je ne pus arriver qu'à dix heures du soir. Le froid intense nous avait obligés d'allumer du feu

de distance en distance pour réchauffer nos membres, de crainte de nous geler. A un mille en avant du hameau se trouvait une chaumière. Ses habitants se réveillèrent au bruit que faisaient nos avirons, et l'un d'eux nous envoya le cri de la sentinelle : Qui va là?... Le prêtre, répondis-je, et n'oubliez pas de vous rendre demain matin, jour de dimanche, pour le saint sacrifice de la messe. — Oh!... oh!... oh!... s'écrièrent-ils tous ensemble. Un instant après ils sortent de leur hutte, se jettent dans un canot, et, nous devançant, ils vont surprendre leurs gens par la nouvelle dont ils sont fiers d'être porteurs. Bientôt j'entends le son de trois cloches se mêlant aux voix de ces avant-coureurs pour annoncer la venue de la Robe Noire. Tout le monde se réveilla et se rendit à la demeure du premier chef, où je trouvai une réunion de cinq cents personnes accourues pour me serrer la main.

Ces démonstrations extérieures spontanées sont l'indice du désir qu'ils ont de devenir bons et d'entendre ces paroles de vie qui fortifient et encouragent à faire le bien. La vue seule du prêtre équivaut pour eux à une prédication et excite dans leur âme je ne sais quels ébranlements qui les entraînent vers Dieu. « Tu viens trop tôt, me dit un vieux sorcier, tu viens six jours trop tôt; je voulais me servir de mes sortiléges la semaine prochaine, aussi mon cœur est devenu triste en te voyant arriver. Je ne pourrai pas faire mes évolutions magiques après-demain... Malgré tout, je suis content de te voir avec nous. Je veux, moi aussi, devenir bon maintenant; tu m'aideras à rejeter le mal. Dès aujourd'hui, je renonce à ma jonglerie, et je t'apporte mes instruments ensorcelés : brûle-les, détruis-les, fais-en ce que bon te semblera : je les jette loin de moi. Je veux prendre tout de bon la parole du chef d'en haut. Quand j'aurai appris à connaître toute sa parole, alors tu auras pitié de moi, tu me laveras par le baptême. »

Le passage du prêtre est pour eux un temps de renouvellement. Ceux qui avaient manqué à leur pledge de tempérance ont avoué leur faute en pleine assemblée, et ont demandé la pénitence publique. C'était moins par préméditation qu'en-

traînés par de mauvais camarades, qu'ils avaient goûté à la liqueur enivrante. Les chrétiens qui avaient eu le bonheur d'être admis au saint tribunal de la réconciliation se sont empressés de venir chercher dans ce sacrement une augmentation de forces spirituelles pour mieux combattre contre les ennemis du salut.

Tous ont assisté aux exercices de la *Mission* avec une assiduité incroyable, ne se laissant arrêter ni par la rigueur de la saison, ni par le délabrement de mon presbytère, qui servait aussi de salle de réunion. C'était la cabane des chefs où vivaient trois ou quatre familles dans le même appartement que moi, où la fumée nous aveuglait et nous suffoquait, et où le froid pénétrait par mille ouvertures Les auditeurs se groupaient autour de six à sept feux pour pouvoir se garantir du froid. Ils sont ainsi restés des journées entières, tant ils aimaient à apprendre le catéchisme et la doctrine chrétienne. Quelquefois ils se retiraient pour me laisser un peu de repos et le temps de prendre ma réfection. D'autres fois, ils ont eu l'idée de préparer mon repas dans une autre cabane, et de me le servir en pleine réunion, afin que, tout en mangeant, je pusse leur prêter une oreille et les corriger s'ils se trompaient dans la répétition de la leçon du catéchisme qu'ils avaient apprise.

Quoique ces bons sauvages me donnassent la meilleure nourriture qu'ils eussent, ma table était loin de la table frugale ordonnée par nos saintes règles. Du poisson fumé et des pommes de terre, cuites simplement à l'eau et sans sel, étaient l'ordinaire de la table, chaque repas et chaque jour. Un soir que le fils du chef avait par hasard pris un poisson dans la rivière, ils firent cuire du poisson fumé, et ce poisson frais pour le repas. Mon estomac se promettait bien de faire honneur au nouveau poisson. Ne voilà-t-il pas que le chef sert ce poisson frais à mon catéchiste sauvage, et ne me donne que du saumon fumé pour ne pas dire pourri ! La farce ne pouvait être mieux jouée. Au risque d'être regardé pour un gourmand, je fais passer mon plat de bois au catéchiste, et je prends le sien qui contenait ce que je m'étais promis. Le bon

chef, stupéfait, se prit à dire tout bas à ses voisins. « Oh! il paraît que je me suis trompé : je croyais faire plaisir à notre Père le prêtre en lui donnant du saumon sec ; j'ai honte de n'avoir pas connu ce qu'il aimait le mieux. » Je le regardai en riant pour le rassurer et lui expliquai les goûts de mon estomac; ce qui les amusa passablement.

Dans ces courses apostoliques une des choses qui nous gênent le plus, c'est la monnaie avec laquelle ces enfants chéris payent la fatigue à laquelle nous nous soumettons pour les instruire : je veux parler des petits et gros insectes dont ils nous font cadeau. Deux fois par semaine, j'étais obligé d'aller déposer leur trop pesant fardeau dans l'épaisseur des bois.

Nous sommes heureux de souffrir toutes nos souffrances, parce que Dieu veut bien s'en servir pour éclairer nos sauvages et les faire entrer non-seulement dans le bercail, mais encore dans la véritable terre promise. Les roses que nous cueillons sont presque toutes garnies d'épines, c'est la vie du Missionnaire, et je ne la changerais pas contre tout l'or du monde. On s'attache à ces enfants des bois; voyez comme ils s'affectionnent à leurs prêtres! de quels soins attentifs ils les entourent! Non-seulement, grande est leur reconnaissance filiale, mais grande aussi est leur attention à rendre à leur Robe Noire la vie moins pénible. Pour monter au dernier village que j'ai visité cet hiver, j'avais à franchir une distance de cinq lieues, partie à pied sur la glace, tout en traînant après nous le canot qui devait nous être nécessaire dans les endroits où le Fraser ne gèle jamais. Vu la rigueur de la saison, je ne voulais prendre que cinq hommes avec moi, nombre suffisant pour tirer le canot sur la glace. Les sauvages jugèrent que c'était trop peu. « Non, non, me dirent-ils, tu n'iras pas ainsi avec cinq compagnons. Quoi! nous pourrions te voir partir, t'exposer au froid et à la fatigue, pour porter la parole de Jésus-Christ à nos voisins, et nous, rester tranquilles et chauds dans nos maisons! Non, non, il ne sera pas dit que nous aurons laissé atteler le prêtre à une corde pour aider ses jeunes gens à tirer le canot. Tu es assez fatigué de nous avoir parlé la bonne parole de Jésus-Christ,

de nous avoir appris les grandes prières et tant de si beaux chants. C'est le moment de te reposer, à nous de travailler pour te conduire chez nos voisins. Sans doute le temps est mauvais, mais s'il n'est pas trop mauvais pour toi, est-ce qu'il serait plus mauvais pour nous? Nous sommes tous prêts à t'accompagner. » Quinze hommes robustes se firent mes serviteurs; six auraient aisément traîné le canot, mais tout le monde cherchait à adoucir les privations auxquelles la Robe Noire se soumettait pour leur conversion. C'est vraiment une Providence que nos sauvages de la Colombie britannique soient ainsi zélés pour étendre le règne de Dieu. Il se fait la moitié plus de bien : avec nos faibles ressources, il nous serait impossible de tant entreprendre.

Daignez, mon très-révérend et bien-aimé Père, répandre votre bénédiction paternelle sur toutes nos œuvres, sur nos enfants de prédilection les sauvages, et surtout sur celui qui se dit avec une profonde vénération et un amour tout filial.

Votre enfant obéissant et dévoué, P. Durieu, o. m. i.

II. Ne quittons point la Colombie britannique sans faire une petite visite à l'établissement de Sainte-Marie. Nous y trouverons le R. P. Gendre et sa nombreuse école. Le zélé Missionnaire a réalisé la promesse que renfermait sa dernière lettre (*Missions*, t. IV, p. 294). A l'occasion de la fête de Saint-Joseph, ses chers élèves ont écrit une lettre au Supérieur Général en langue sauvage : cette lettre était accompagnée d'une traduction : les deux missives ont été transcrites par un des écoliers, et signées par tous les élèves sachant écrire : les autres se sont contentés de tracer une croix. Voici un spécimen de cette littérature indienne :

A l'école de Sainte-Marie, le 12 mars 1865.

Grand chef le Prêtre notre bon Père,

Nous enfants de l'école de Sainte-Marie, plein de joie notre cœur, prenons notre plume pour faire caractères (écrire) à

toi. Oui et dix fois oui, très-plein de joie notre cœur, ce soleil (ce jour). Ce très-bon soleil (jour) pour toi, pour la première fois nous faisons aller caractères au Grand Chef de nos Pères les Prêtres. Bon fais oui à ce nous désirons dire à toi (dis oui, crois à ce que nous désirons te dire). Non beaucoup de choses nous comprendre, Grand Chef, nous enfants des pauvres sauvages, non beaucoup savoir faire caractères, nous nouveaux écoliers, mais bon, toi, comprendre, ô notre Père, notre cœur plein de merci pour toi.... Autrefois nous très-malheureux, rien que le mauvais nous savoir ; pas nous connaître Jésus, Marie, Joseph, toujours du chef d'en bas nous esclaves.... De nouveau, beaucoup merci nous dire à toi, pour toi donner des Prêtres à nous. Notre chef d'école Père Gendre a dit à nous que ce soleil, grande fête à toi ! grande fête de saint Joseph, car toi ton bon nom Joseph ! ainsi ce soleil fait aller au delà de la grande eau salée, sur ce papier, notre bon cœur pour toi. Tous les soleils de ce mois de Saint-Joseph nous dire un chapelet pour toi, afin que le chef d'en haut, que Jésus, Marie, Joseph fassent très-fort ton cœur.... Maintenant, tous à genoux nous dire bon toi donner à nous ta bénédiction, afin que, bon le chef d'en haut fasse droit et fort notre cœur, pour l'avenir nous mourir, nous aller dans la bonne terre d'en haut. A présent nous désirer finir parler. Bon fais oui, Grand Chef, à nous. Tous, nous bas notre cœur, disons-nous, tes petits enfants sauvages beaucoup aimer toi...

Suivent les signatures et les croix. Le R. P. Gendre ajoute ces quelques lignes :

Mon bien-aimé Père ; aussi moi, avec la naïveté de mes chers élèves, je veux vous souhaiter une bonne fête ; aussi moi, comme mes chers sauvageons, je veux vous dire dix fois merci. Je ne pourrai vous exprimer toute la joie dont mon cœur est rempli. Cette joie est d'un genre nouveau, mais elle n'en est pas moins grande. Merci, du sein de ma forêt sauvage, de la belle part que vous m'avez faite. Saint-Joseph prit soin de celui qui aima tant les petits enfants. Je me trouve mille fois

heureux de jouer un rôle qui a un trait de ressemblance avec celui de votre illustre Patron. Vous me pardonnerez si j'ai eu la prétention de vous faire écrire une petite lettre si peu civilisée. J'ai pensé qu'un peu de sauvagerie ferait plaisir à votre cœur paternel, et que, parmi les nombreuses lettres qui vous arrivent des quatre parties du monde, une petite missive, partie des lointains rivages du Pacifique et écrite par la main d'un tout petit enfant des bois, aurait pour vous un charme d'un genre tout nouveau. J'aurais bien des histoires à vous raconter sur le compte de mes chers enfants que j'aime comme ma vie : forcément je dois renvoyer aux vacances mon rapport. Comme vous le voyez par les signatures et les croix, quarante-sept enfants sauvages dévorent mon temps et font de mes jours un mélange de peines et de joies que je ne saurais décrire. Tous ces enfants sont bons et donnent les plus grandes consolations. Le petit Jacques,auteur de la présente copie, est admirable en tout.

Je vous prie, bien-aimé Père, de m'envoyer ainsi qu'à mes chers élèves, l'orgueil de ma vie sauvage, la plus abondante de vos bénédictions.

Le R. P. Gendre n'a point réalisé la promesse que renferment ces lignes. Les vacances arrivées, il a dû prendre le chemin du Caribou, et visiter sur son passage les tribus qui habitent ces régions, et les mineurs qui tentent de les coloniser. Nous regrettons de n'avoir point un récit complet de cette excursion apostolique; les fragments que nous en possédons ne nous permettent point de la présenter dans son jour vrai et intéressant. Disons seulement que la santé du P. Gendre, un peu ébranlée par les travaux de Sainte-Marie, s'est entièrement rétablie au milieu des privations et des fatigues de son long voyage.

III. La Mission de l'Immaculée-Conception, ou du lac Okanagan, nous a déjà fait connaître les espérances que

les sauvages de ce district donnent pour l'avenir. Les colons qui l'avoisinent ne se montrent pas indifférents aux enseignements de la religion ; ce sont des Canadiens, des Français, des Allemands, des Anglais et des métis canadiens : ils assistent le dimanche aux offices divins. Ils sont cultivateurs et ont presque tous leur famille avec eux. Nos Pères font l'école à leurs enfants et prodiguent à toutes ces âmes abandonnées les soins les plus dévoués

De temps en temps, ils se détachent du centre de la Mission, pour visiter les sauvages disséminés sur la vaste étendue du district. Nous avons vu les bénédictions dont Dieu se plaît à accompagner leur ministère.

IV. Transportons-nous maintenant dans l'île Vancouver. Nous y comptions trois établissements.

Celui d'Esquimalt comprend le soin des catholiques blancs qui habitent ce port de mer, des marins de passage et des sauvages disséminés dans les environs. Les détails que nous pourrions ajouter à cette rapide nomenclature, se présenteront plus tard

V. A Victoria, nous avons établi un collége qui a prospéré. Le nombre des élèves a dépassé quelquefois le chiffre de cent. Nos Pères se sont efforcés de faire du bien à ces jeunes intelligences qui, jusqu'alors, avaient été privées de soins religieux. Voici ce qu'écrivait le R. P. BAUDRE, le 8 mars 1865 :

Notre collége a obtenu un succès complet et plus grand que nous ne pouvions l'attendre. Il était question de lutter avec trois écoles publiques dont l'une est dirigée par des ministres, et les autres soutenues par le gouvernement de Vancouver et l'opinion du pays. Il était passé en proverbe que les catholiques pouvaient très-bien instruire les sauvages, mais qu'ils étaient incapables de donner une solide instruction aux blancs.

L'école catholique était réduite à une dizaine d'élèves, quand nous en primes la direction. Les commencements furent assez pénibles..... Nous bâtîmes un collége grand et beau : le P. Mac-Guckin arriva avec le frère Allen ; à partir de ce moment le nombre de nos élèves est toujours allé en grandissant, et à l'heure où je vous écris nous en avons plus de cent. Toutes les religions se trouvent réunies ; les protestants de toutes les couleurs sont mêlés aux juifs et aux catholiques. Malgré ce succès, notre œuvre est loin d'être parfaite ; si nous étions plus nombreux, nous aurions avant un an la plus grande partie des enfants de Victoria. Une école s'est fermée faute d'élèves ; le directeur d'une autre, désespéré de voir ses élèves l'abandonner, a quitté le pays. L'école *coloniale*, comme ils disent, ne compte plus que quelques blancs ; l'école des ministres en a encore une cinquantaine. La plupart de nos enfants ont passé par cette dernière école. Pas un enfant catholique ne fréquente aujourd'hui les écoles protestantes ; il n'en était pas ainsi à notre arrivée. L'opinion publique est pour nous, et les enfants aiment notre école, parcequ'ils en aiment les maîtres. Nos enfants catholiques sont très-bien disposés et remarquables en général par leur moralité. Ils sont dévoués et pieux. Nos élèves sont légers, très-légers, mais pas un seul n'a l'intention de nous faire de la peine. Il n'y a pas ombre d'insubordination. Tous, catholiques et autres, n'ont que les défauts de leur âge.

Vous me demanderez peut-être si nous avons converti beaucoup d'enfants.

Voici ma réponse. Nous préparons les voies, nous faisons tomber les préjugés, nous rapprochons les esprits. Je puis vous dire de plus que si nos enfants étaient libres presque tous se feraient catholiques. Mais vous comprenez quelle prudence il nous faut pour ne pas tout gâter en voulant trop faire.

Il y a encore une école tenue par des Sœurs venues du Canada. Elles ont aussi obtenu un triomphe complet : elles ont plus de cent quarante enfants.

Si je suis principal du collége Saint-Louis, je suis en même temps curé de la paroisse Saint-Louis et j'ai sous ma houlette

de pasteur les Français, les Italiens, les Canadiens et les Mexicains qui vivent à Victoria. J'étais pasteur et je n'avais pas d'église pour réunir mes brebis : j'ai conçu le dessin de bâtir une église et j'ai réussi non sans peine. J'ai tendu la main, je me suis fait mendiant ; le Père MAC-GUCKIN m'a secondé. Nous avons frappé à la porte des protestants, des juifs, des catholiques, de tout le monde et j'ai aujourd'hui une très-jolie église, complète et en plein exercice. Le dimanche après l'Épiphanie j'en ai fait la bénédiction. Depuis ce temps chaque dimanche elle est très-fréquentée. Presquè tous les Français qui avant ce temps ne mettaient pas les pieds à l'église, y viennent aujourd'hui. J'ai un magnifique harmonium. Chaque dimanche la messe est chantée en musique par des Français. J'ai huit chantres, y compris trois Anglais protestants, qui ont commencé à venir il y a une semaine. Jugez de leur zèle, puisque déjà ils s'exercent pour la messe de Pâques.

Cela continuera-t-il? Je ne puis le croire, parce que c'est trop beau.

Les craintes du R. P. BAUDRE ne se sont point réalisées : le bien opéré dans la colonie étrangère de Victoria s'est continué, même après son départ qui a eu lieu, ainsi que nous l'avons vu, au mois de février 1866.

Demandons à une lettre du R. P. MAC-GUCKIN le règlement suivi par les directeurs du collége Saint-Louis : nous verrons en même temps les œuvres que l'obéissance lui a spécialement confiées. Ce Père écrivait, le 21 juillet 1865 :

Les lundis, mardis, mercredis, jeudis et vendredis sont ainsi remplis : 5 heures, lever ; 5 heures et un quart, méditation ; 6 heures, office ; 6 heures et demie, messe et actions de grâces ; 7 heures et demie, déjeuner; de 7 heures et trois quarts à 9 heures, chapelet, visites, Ecriture Sainte et lecture spirituelle; mais quelquefois ces exercices sont interrompus par des visites. De 9 heures à midi, classe ; de midi à 1 heure et

demie, examen particulier, dîner, récréation; de 1 heure et demie à 3 heures et demie, classe ; de 3 heures et demie à 6 heures et demie, office et exercices omis le matin. Le reste du temps est employé à préparer les instructions et sermons du dimanche, à faire le rendement de compte des enfants, qui doit être présenté une fois par mois, et aux devoirs de l'économat. 6 heures et demie, oraison ; 7 heures, souper, récréation, prières, etc.; 9 heures et demie, coucher. Le samedi est notre jour de vacances, et, jusqu'à 9 heures, j'emploie mon temps comme les autres jours ; après quoi, je vais en ville pour les affaires du collége, etc. L'après-midi est souvent employée à aller à Esquimalt, distante de trois à quatre milles, et là j'entends les confessions des soldats et des marins. Les dimanches, à 7 heures, je vais à Esquimalt célébrer la sainte Messe à 8 heures et demie et à 10 heures et demie. A la dernière messe, sermon pour les soldats et les marins. A midi, je déjeune et je retourne au collége. A 7 heures, nous avons vêpres et bénédiction. Voilà mon travail de la semaine.

Pendant ces vacances, j'ai fait une quête pour agrandir notre chapelle d'Esquimalt, qui est trop petite pour le nombre des marins et des soldats qui y viennent le dimanche. J'ai reçu des contributions de l'amiral, des capitaines, des officiers et des hommes. Même le chapelain protestant qui est à bord m'a donné vingt-cinq francs, et il continue à quêter pour moi parmi les officiers que je n'ai pu voir le jour de ma visite au vaisseau. J'espère avoir dans quelques semaines une jolie petite chapelle. Je vous assure que c'est une grande consolation pour moi d'être chargé du soin de ces pauvres gens, mes compatriotes, dont quelques-uns ne se sont pas confessés depuis quatre, six, dix et même vingt ans. Malgré tout, leur foi est aujourd'hui aussi vive que s'ils étaient tout nouvellement arrivés de notre chère île natale. J'ai eu le bonheur aussi, il y a un mois, de recevoir dans le sein de l'Église un protestant anglais. Maintenant, ils deviennent si fervents que je suis obligé d'aller à Esquimalt presque tous les samedis après midi pour entendre les confessions. Tel est le petit troupeau que Dieu a confié à ma garde pour le présent.

Dans le courant des vacances de l'année 1866, le collége de Victoria et la Mission d'Esquimalt ont été cédés à Mgr Demers, qui en a pris possession, et qui les fait desservir par des prêtres du diocèse.

VI. Au nord de l'île de Vancouver avait été fondée la Mission du fort Ruper. Nous en connaissons les pénibles débuts (*Missions*, t. IV, p. 322, 334). La santé du R. P. Grandidier ayant été compromise par les rigueurs du climat, ce Père fut remplacé par le R. P. Lejacq. C'est à ce Père que nous devons la suite de l'histoire de la Mission du fort Ruper. Il écrivait, le 17 septembre 1865, une lettre qui nous fait connaître l'esprit dont sont animés les sauvages, que l'influence du prêtre n'a pas encore christianisés :

Je vous avertis, dès le commencement, que je n'ai rien d'édifiant à vous raconter de nos Kouakoual. Ils sont encore bien loin du ciel; ils aiment mieux les ténèbres que la lumière. Voilà deux ans que nous sommes à Fort Ruper et il n'y a que peu de changement dans les sauvages du fort : que doit-il en être des villages environnants? Notre Mission comprend quatorze villages disséminés sur une étendue de pays aussi vaste que le plus grand diocèse de France. Jusqu'à présent, nous nous étions bornés à attendre les sauvages : voyant que nos paroissiens ne venaient pas nous chercher, nous nous sommes décidés à aller les trouver. Notre district s'étend à une partie de la côte est de la Colombie britannique. Aujourd'hui, je vous raconterai le voyage que j'ai fait avec le R. P. Durieu et le Frère convers John Burn, Irlandais de naissance, qui est venu grossir nos rangs. Nous avons été un mois en course; nous avons vu sept villages. Puisse mon récit vous intéresser, et surtout réveiller dans vos cœurs un sentiment de compassion pour la pauvre race kouakoual! Vous ne pouvez pas faire à plus misérables l'aumône d'une prière.

Donc, le 2 août 1865, le R. P. Durieu, le Fr. Burn et votre

serviteur, nous nous embarquons sur un canot Belbala pour commencer notre tournée. Le R. P. Pandosy, que nous laissions à Fort Ruper, vient nous accompagner sur la grève avec son cor harmonieux. Nous arborons notre drapeau. Le Père joue sur son instrument un air de partance qui réveille tous les échos d'alentour. Et nous voilà partis ! Quand serons-nous de retour? nous nous en préoccupons peu. Le temps était magnifique : un ciel pur, sans nuage, chose rare dans ce pays ; la mer calme, unie comme une glace, pas un souffle de vent. Nos Belbala ramaient vigoureusement ; nous, en notre qualité de chefs, nous nous croisions les bras, nous causions, nous disions notre bréviaire, nous priions Marie de veiller sur nous et de bénir notre voyage. Nous longions la côte de l'île Vancouver dans une direction nord-ouest. Le nom du camp où nous nous rendions est Nawaté : il n'est qu'à vingt milles du fort, de sorte que nous y arrivâmes avant la nuit.

Le camp est placé sur une petite île, en face de l'extrémité nord de Vancouver. Il est au fond d'une petite baie en forme de fer à cheval, entouré de collines qui le mettent à l'abri de tous les vents. Le soleil touchait au bout de sa course, quand, voile déployée, drapeau au haut du mât, nous entrons dans la baie des Nawatés. On vit arriver notre canot sans enthousiasme : à notre drapeau, on savait qui venait, bien que ce fût la première fois que le prêtre mettait le pied sur ce rivage. Les gens sortirent des loges pour nous voir débarquer, mais ce fut tout. On ne fit pas d'autre démonstration de joie. Nous descendons à terre, nous allons toucher la main en signe d'amitié, mais tous ne la présentèrent pas de bonne grâce, plusieurs même nous la refusèrent. La cérémonie terminée, nous demandons la loge du chef et nous donnons la cloche à un jeune homme pour sonner la réunion. On vient, mais on a peur : on se défie de nous; ils nous disent de leur donner une bonne prière, qu'ils ont peur de mourir, etc.

Il est assez difficile de se former une idée exacte de l'état intérieur de ces pauvres Indiens ; ils sont ignorants, superstitieux, bien corrompus. Ils ne se soucient que d'une chose : leur corps. Ils n'ont peur que d'une chose : la mort. Parlez-leur du

ciel, du bonheur des élus, ils s'en moquent. Décrivez-leur l'enfer, ils vous répondent : mensonges ! Si vous voulez leur parler de la brièveté de la vie, ou ils fermeront leurs oreilles, ou ils vous arrêteront tout court : « Cesse de parler, si tu n'as rien de meilleur à nous dire. » Le travail de défrichement sera lent et pénible, nous manquons de levier; on nous a coupé l'herbe sous les pieds. Les sauvages n'ont pas confiance dans le Prêtre. D'où cela vient-il? Expliquons-nous.

Il y a cinq à six ans, deux de nos Pères firent une tournée dans ces parages [1]. Partout ils furent accueillis avec enthousiasme : on les considéra comme des gens venus du ciel. Les sauvages leur donnèrent toute leur confiance : tous les camps apprirent la prière avec entrain. Nos deux Pères ne purent faire qu'une course rapide et, faute de sujets, il fut impossible d'établir immédiatement une Mission dans ce district. Les Pères partis, l'homme ennemi est venu semer la zizanie dans le champ du Père de famille. Le ministre protestant a détruit le bien produit par le Prêtre, traité la parole du Missionnaire de menterie, tourné le signe de croix en ridicule, et forgé des histoires sur le Prêtre. Les blancs sont venus, tous gens dévergondés, sans foi ni loi ; ils ont traité le Missionnaire de charlatan. Le pauvre sauvage n'a pu demeurer inébranlable. Il a perdu sa première confiance dans la parole du Missionnaire. De plus, le passage de nos Pères a été suivi d'une grande mortalité. Les sauvages, qui sont superstitieux, ont cru que le Prêtre avait apporté la maladie. C'est ainsi que je m'explique une parole que nous dit une femme au camp Nawaté, le jour de notre arrivée : « Nous avons eu tous le cœur mauvais, quand nous avons vu ton canot; nous avons peur de mourir. »

Avant que nous puissions convertir cette pauvre race, il faut lui donner de la confiance et détruire toutes les mauvaises impressions, ce qui demandera peut-être beaucoup de temps. Nous sommes restés quatre jours dans ce premier camp. Nous leur avons appris le *Pater* et un petit chant sur Dieu. Nous

[1] Voir *Missions*, t. III, p. 170 et suiv

avons fini par leur inspirer un peu de confiance. En fin de compte, nous n'étions pas trop mécontents des Nawatés. Le grand chef Mistolosson vint, avec trois enfants, nous conduire dans son canot jusqu'au camp voisin, et cela gratuitement mais non sans quelque effroi. Voici la raison de sa peur. Pendant que nous étions à Nawaté, arriva un canot nokoartor. Ces gens essayèrent de soulever les Nawatés contre nous en parlant mal du Prêtre. Ils prétendaient que chez eux on ne voulait pas voir le Prêtre, que si nous avions la témérité de nous diriger du côté de leur village, dès qu'on verrait arriver notre canot, où ils prendraient leurs fusils pour nous empêcher de débarquer, où ils se sauveraient tous dans les bois. Et malheur à eux, Nawatés, s'ils donnent un canot au Prêtre pour se rendre à Nokoartor! Et maintenant nous voguons vers le redoutable village. Nous restâmes une petite journée en route. Le matin, nous eûmes temps pluvieux et brumeux; nous errions un peu à l'aventure dans les brouillards; un instant notre Mistolosson se crut égaré, mais quand nous arrivâmes au rivage, il se trouva que nous ne nous étions guère écartés de notre route. L'après-midi, le temps se mit au beau et le souffle d'une bonne brise nous rapprocha du village des Nokoartor qui se trouve sur le continent.

La côte de la Colombie britannique est toute découpée par des bras de mer qui s'enfoncent bien avant dans l'intérieur des terres : ce sont comme les grands chemins du canot, seul véhicule possible dans ces parages. Aussi pouvons-nous croire que ces contrées, où l'on ne voit que eau, forêts et rochers, sont spécialement appropriées aux sauvages.

Nous nous demandions quelle réception allaient nous faire les Nokoartor. Le soleil disparaissait à l'horizon lorsque, drapeau au haut du mât, nous tournâmes la pointe qui cachait leur village. Tout le camp était dehors, assis sur ses talons, au devant des loges. Dès que notre canot parut, il y eut tout un remue-ménage, on criait, hurlait, gesticulait; nous avançions toujours. Le tintamarre fut de courte durée : le calme se rétablit bien vite; ils reprirent tous leur première position, et silencieux, immobiles, ils nous regardaient approcher. Nous

touchons le rivage et personne ne vient à notre rencontre. Enfin, deux jeunes gens se détachent du groupe, s'avancent jusqu'à notre canot : ils s'entretiennent avec le chef nawató. Nous ne comprenions pas ce qui se disait, mais, pour conclusion, ils se retournèrent vers nous, en disant : « Soyez les bienvenus. » Nous étions admis dans le redoutable village. Aussitôt une bande de jeunes gens accourt, et en un clin d'œil tous nos bagages sont transportés dans la loge du chef. Les résultats ont été les mêmes que dans le premier village.

Pendant notre séjour eut lieu un mariage indien. La fête commença dès la veille. Le soir, tous les jeunes gens se réunirent dans la loge de la future pour exécuter leurs chants nationaux en s'accompagnant de leurs tambourins. Les gamins, qui sont singes en tous pays, assis gravement au devant de notre loge, imitaient la cérémonie. Les chants durèrent jusque bien avant dans la nuit; ils sont assez jolis, graves, solennels, on dirait des chants d'église : peut-être ont-ils emprunté leurs airs à l'ancienne Mission espagnole de Nootka. Vous savez, sans doute, que lors de la découverte de l'île Vancouver. les Espagnols, catholiques avant tout, établirent une Mission à Nootka, sur la côte occidentale de l'île. Mais, quand la colonie passa aux mains des Anglais, les Missionnaires durent abandonner leur poste.

Mais je suis obligé de vous quitter... un canot nemkish vient chercher le Prêtre... A bientôt...

Fort Ruper, le 19 octobre 1865. — Je reprends mon récit... Nous nous endormîmes au son du tám-tam. Le lendemain, nous voyons entrer dans la loge du chef tous les guerriers, le fusil sur l'épaule, la figure toute barbouillée de rouge et de noir. Le fils du chef court dans les rangs, saupoudrant la tête d'un chacun d'une poignée de duvet de canard. D'un air ébahi nous considérions ce spectacle, ne sachant ce qui allait se passer, quand le fils du chef vient à nous et me dit : « Mon père t'invite à venir voir, — Quoi donc? lui demandai-je. — C'est une fête sauvage, viens voir. » La curiosité l'emporte : j'interroge le R. P. Durieu : « Faut-il y aller? — Oui, vous pouvez. » Quand je lève les yeux, je vois le chef, à la tête de

ses guerriers, sortir de la loge. Et je suis par derrière avec le fils du chef. Les guerriers vont se poster devant chaque loge sur plusieurs lignes, le fusil en arrêt, pendant que des jeunes gens, en chantant, frappent sur la porte et les murailles avec des bâtons. A un signal donné, les guerriers tirent sur la loge en feu de file. Ils rechargent leurs fusils à la hâte, et la procession se dirige vers la loge suivante. Ils firent ainsi le tour du camp. La cérémonie terminée, les guerriers rentrent dans leurs loges, déposent leurs fusils et reviennent s'asseoir en cercle sur la grève où tout était prêt pour un feu de joie : il y avait un tas de longues perches de cèdre. Un jeune homme y met solennellement le feu. Quand le cèdre commence à brûler avec le craquement qui lui est particulier, le chef se lève pour distribuer des perches enflammées aux principaux membres de l'assemblée. Chacun la reçoit et la conserve debout. La distribution est suivie d'un long discours du chef, et à peine a-t-il fini de parler que les enfants et les jeunes gens se jettent sur le feu de joie pour se partager les restes des perches ; c'était à qui en enlèverait le plus. Dans un instant, le tas a disparu. Chaque loge avait son morceau. Les sauvages considèrent ces perches comme une chose sacrée. Le Frère ayant voulu, le soir, se servir d'un de ces débris pour allumer son feu, on lui fit comprendre par gestes qu'il ne fallait pas le brûler.

Après le feu de joie eut lieu une distribution de couvertures : nous eûmes chacun une fourrure. La nouvelle mariée fit ensuite le tour du camp, distribuant à toutes les ménagères des ustensiles de cuisine. Le Frère, en qualité de cuisinier, espérait aussi quelque chose, mais son attente fut déçue, et on ne tint aucun compte de ses plaintes.

Pour terminer la fête, on donna un grand repas de halibot sec et d'huile de poisson. Nous y fûmes invités. Nous tâchâmes de faire honneur à leur halibot qui n'est pas quelque chose de bien appétissant ; ça n'a pas plus de saveur que des feuilles de chou séchées au soleil. Quant à leur fameuse huile, dont ils sont si friands, nous nous gardâmes bien d'y toucher. L'odeur seule fait bondir le cœur. Le dicton sauvage :

bon comme l'huile du petit poisson sonne mal à l'oreille d'un blanc, mais *de gustibus non disputandum.* Notre Frère voulut y goûter : il trempe un morceau de halibot dans le pot à huile et le porte à la bouche, mais il n'eut rien de plus empressé que de le rejeter, et le reste de la journée il lui semblait que son cœur ne faisait que monter et descendre de la poitrine à la gorge, et de la gorge à la poitrine. Le repas fini, il y eut des discours et la fête du mariage était terminée.

En quittant le camp Nokoartor nous eûmes de la peine à trouver un canot et des gens pour nous conduire au prochain camp Tsawaté-Enor, à trois journées de canot. Nous avons eu beau temps ; nous descendions la côte de la Colombie Britannique ; à notre droite, nous avions la grande mer semée d'îlots couronnés de bois, à notre gauche, le continent avec sa chaîne de montagnes dont les pics élevés sont couverts d'une neige éternelle. Les incidents du voyage sont peu intéressants. Le paysage est toujours le même : de l'eau, des rocs et des forêts. Néanmoins, quand on a beau soleil et bon vent, il est assez agréable de voyager en canot, de suivre les détours capricieux de ces bras de mer, d'errer au milieu du dédale inextricable d'îlots sans fin qui entourent la côte du continent comme d'un réseau. De temps en temps, un veau marin élève son nez pointu à la surface pour voir passer notre canot et nous demander pourquoi nous venons troubler la tranquillité de sa solitude. D'autres fois, la baleine, en reine de la mer, sera vue se promenant au loin, lançant bien haut son jet d'eau. A de rares intervalles, un chevreuil sortira du taillis et debout sur la grève semble en extase devant l'immensité de l'Océan. Au détour d'une pointe, au fond d'une baie, nous trouverons une bande de canards qui s'envolera à notre approche, en faisant siffler l'air sous le coup de leurs ailes vigoureuses. Ailleurs, l'œil perçant du sauvage découvrira dans le lointain une voile fugitive.

Nous rencontrâmes en route des sauvages du Nord, des Simhséans qui revenaient de Victoria. Nous voulions camper un soir et nous trouvons la place déjà occupée ; nous découvrons plusieurs tentes sur le rivage et quatre canots armés au fond

de la baie. A cette vue, nos jeunes gens cessent de ramer, prennent leurs fusils, regardent les batteries et les placent à portée de la main, puis recommencent à ramer en silence. Nous leur demandons la raison de leur conduite. Ils se contentent de nous montrer les tentes dressées sur le rivage, en disant le mot : *Simhséan*. Anciennement, la race Simhséan et la race Kouakoual étaient des ennemies acharnées et ne pouvaient jamais se rencontrer sans en venir aux mains. Nos gens avaient peur, nous les rassurons : « Vous n'avez rien à craindre avec le Prêtre. » Tous les Simshéans debout à la porte de leurs tentes regardaient venir notre canot. Quand nous fûmes à portée de la voix, le chef nous cria en tchinook : « Qui vient ? » Nous nous levons et nous répondons : « Le Prêtre. » Et tous de crier à l'unisson : « Viens, viens ! » Ils accourent sur la grève au-devant du canot, charrient nos bagages, portent notre canot en triomphe, dressent notre tente et préparent notre feu. Nos gens, les bras croisés, les regardaient faire avec des yeux stupéfaits ; ils ne s'attendaient pas à une pareille réception de la part des Simhséans. Un peu derrière nous venait un canot Fort Ruper ; ils vinrent camper au même lieu. Quand on l'aperçut, le chef Simhséan nous demanda : « Ce canot est-il à toi ? » Nous répondons : « Ce sont nos gens. » Et le chef d'envoyer son monde faire les honneurs de la réception.

Le village Tsawaté-Enor est situé au fond d'un long bras de mer, au pied des montagnes et à l'embouchure d'une rivière assez considérable. Nous arrivâmes en vue du camp vers les trois heures de l'après-midi. Les gens étaient occupés à faire une grande distribution de couvertures. Quand on vit flotter notre drapeau, on suspendit la fête. Tout le monde sort des loges et le chef nous dépêche dans un canot léger deux jeunes gens robustes pour nous piloter et nous aider. Nous ramions avec difficulté à cause des barres de la rivière. Nous arrivons, et debout sur la plage, le manteau sur le bras, nous recevons la poignée de main de tout le camp, qui défile devant nous.

Quand nous fûmes casés dans la loge du chef, on nous laissa à nous-mêmes et tous retournèrent à leur fête un instant interrompue.

C'est dans ce camp que nous avons le plus souffert : d'abord

on nous a volé plusieurs effets; on nous a insultés. Mais il s'est passé un petit événement qui aura peut-être fait impression sur leur esprit. Ici comme partout ailleurs les enfants s'attachaient à nous, nous rendaient les petits services en leur pouvoir. Un matin le frère va faire du bois : tous les enfants l'accompagnent et rapportent en triomphe ce qu'il a préparé. Un homme avancé en âge, mais encore fort et robuste, qui causait avec nous, dit aux enfants de me demander le payement de leur travail. Je ne voulais rien donner. Alors notre vieux leur dit : « Puisque le Prêtre ne veut rien donner, portez ce bois dans vos loges. » Les enfants s'apprêtent à obéir. Je me lève. Je demande où ils vont? « Ce bois ne vous appartient pas, ce n'est pas vous qui l'avez préparé : reportez-le à l'endroit où vous l'avez pris et j'irai le charger moi-même. » Les enfants ne me comprenaient peut-être pas, mais ils virent bien que je n'étais pas content; ils laissèrent retomber le bois et s'accroupirent sur leurs talons à côté du feu. Quant au vieillard, je lui parlai sévèrement.

Le même jour, après la réunion des sauvages, un jeune homme arrive en courant : « Viens vite : un homme est tombé tout d'un coup comme mort! viens vite! » Je vole et je trouve toute une loge en émoi ; on pleure, on crie, les hommes de médecine soufflent sur la poitrine d'un sauvage étendu sans connaissance. J'impose silence. Je fais sortir les jongleurs et je considère mon malade. Je reconnais mon vieillard du matin. Il était là gisant, le visage pâle ; l'eau coulait de ses yeux fermés ; sa poitrine se soulevait sous une respiration lente et pénible. Je ne savais ce qu'il pouvait avoir. J'arrose sa tête d'eau froide. Je lui frotte la poitrine avec de la pommade camphrée, le fais mettre au lit avec une pierre brûlante sous la plante des pieds. Pendant ces opérations, j'entendais les gens se dire les uns aux autres : « On a volé le Prêtre, on l'a maltraité, vous voyez maintenant ce qui nous arrive ; cet homme va mourir parce qu'il a mal agi à l'égard du Prêtre. » Au bout de quelques instants, mon sauvage reprend connaissance : il ouvre les yeux, me reconnait et semble avoir peur : « Rassure-toi, lui dis-je, tu es guéri : dors maintenant, demain

tu pourras encore courir! » Je fais mon ordonnance et je me retire.

De Tsawaté-Enor, nous nous rendîmes en un jour et demi au camp des Memlelakrela. C'est notre voyage le plus désastreux : nous avons eu la pluie tout le temps ; le Frère irlandais était malade et nos rameurs faisaient la mauvaise tête : tous les maux se tiennent par la main et se suivent à la file.

Nous sommes bien accueillis chez les Memlelakrela, mais il ne s'y passa rien qui soit digne de mention. Après quatre jours, nous délogeons encore pour aller chez les Klaoutsis, à six milles plus loin. Dans ce trajet, nos deux conducteurs voulurent obtenir au delà du prix convenu. Ma fermeté déconcerta leur dessein et ils durent se rendre au lieu désigné, en perdant même le concours que je leur donnais.

Pendant notre séjour au camp des Klaoutsis eut lieu un tremblement de terre, tel que je n'en avais jamais encore ressenti. C'était un vendredi, si j'ai bonne mémoire. Le 25 août, de neuf à dix heures du soir, j'allais me mettre à genoux pour dire ma prière, quand j'entends la porte de la loge faire du bruit : l'idée me vint que quelqu'un voulait l'enfoncer, mais bientôt toute la maison se met de la partie et mon compagnon s'exclame : « Un tremblement de terre ! » Le camp est sens dessus dessous ; on crie, on tire des coups de fusil et tout cela pour effrayer le diable qui secouait la terre dans le dessein de faire mourir les sauvages. Dans notre loge, un Indien était déjà couché : à la première secousse, il bondit hors de son lit, tout d'une seule pièce, et, debout au milieu de la loge, il ouvre une bouche grande comme un four et se met à beugler. Je lui crie de se taire, et il se met à faire des signes de croix à n'en plus finir. Tous les sauvages avaient peur ; nous sortons pour les rassurer et pour mettre un terme au tintamarre qu'ils faisaient. Ils croient que c'est le diable qui remue la terre, et que ce tremblement est un pronostic de grande mortalité parmi les sauvages. Nous les tranquillisâmes de notre mieux. Ils restèrent silencieux le reste de la nuit, tandis que les Memlelakrela, dont nous n'étions pas éloignés, ne firent que tirer des coups de fusil.

Le lendemain, d'assez bonne heure, un de leurs canots vint nous prier de retourner chez eux pour faire la prière et rendre leur cœur bon : ils disaient qu'ils avaient eu bien peur, qu'ils avaient brûlé toute leur poudre et consumé dans les flammes bien des couvertures. Mais, comme nous avions formé le dessein de nous rendre ce jour-là chez les Matelpas, nous ne crûmes pas devoir obtempérer à leur désir.

Le samedi, nous partons dans un canot léger, sans provision aucune : nous ne prîmes que nos lits et la chapelle : nous voulions savoir si les sauvages ne nous donneraient pas à manger. Nous arrivons : on sonne la réunion, mais nous étions mal tombés; on riait de nous. Le soir, dans la loge où nous avions été conduits, tout le monde mangeait; nous n'avions rien à mettre sous la dent et personne ne nous présenta de nourriture. Nous dûmes nous coucher sans souper. Le lendemain dimanche, nous réunissons les sauvages pour la messe. La messe finie, nous demandons si on ne veut rien nous donner à manger. Le chef, interrogé sur ce point, répond en ricanant : « Ah ! le Prêtre a faim ! » Voyant que toute pitié nous était refusée, nous lançons le canot à l'eau et nous revenons chez les Klaoutsis.

Le lundi, nous aurions voulu aller chez les Nemkrés, mais nous ne pûmes exécuter notre dessein que le mercredi. On nous imposait des conditions trop dures pour nous fournir un canot : nous patientâmes et on finit par accepter nos propositions. Nous eûmes un canot superbe, le plus beau que nous ayons eu pendant ce voyage. Ainsi sont nos sauvages : quand ils voient qu'on n'a pas peur d'eux, ils courbent la tête, mais si vous avez le malheur de leur céder, ils vous enlèveront tout et encore ils ne vous diront pas merci.

Quelques heures de canot nous conduisirent au camp des Nemkrés : c'est une des tribus les moins mal disposées. Nous y passâmes trois jours, et le samedi soir, 2 septembre, nous rentrions au logis, après un mois d'absence.

J.-M.-J. Lejacq, o. m. i.

(A continuer.)